

Livret pédagogique

CLASSICOLYCÉE

Discours de la servitude volontaire

Étienne de La Boétie



🎧 Écoutez
des extraits

BAC
« Défendre » et
« entretenir » la liberté

BELIN ÉDUCATION ■ GALLIMARD

Téléchargez tous les livrets pédagogiques
Classico Lycée sur classico-lycee.belin.education

Proposition de séquence

Retrouvez
les ressources
de la page



| Séances | Objectif(s) | Support(s) utilisé(s) | Activités proposées | Compétences mobilisées |
|---|--|---|---|---|
| Séance 1 Étienne de La Boétie | <i>Découvrir l'auteur du Discours de la servitude volontaire</i> | – L'auteur, p. 10 – Podcast consacré à la vie d'Étienne de La Boétie France Culture, <i>Le Mardi des auteurs</i> , 23 mars 2010, « Étienne de La Boétie » – Passages du chapitre I, 28 des <i>Essais</i> de Montaigne – Podcast consacré à l'amitié entre Montaigne et La Boétie France Inter, <i>Intelligence service</i> , 9 avril 2022, « Montaigne et La Boétie, une amitié sans égale » | – Écouter des passages des podcasts pour comprendre la vie d'Étienne de La Boétie. – Rédiger un compte rendu sous une forme libre (texte, frise, diaporama). | – Prélever et mobiliser des informations. |
| Séance 2 Un lettré dans son siècle | <i>Découvrir l'humanisme</i> | – P. 73-74 – À l'époque d'Étienne de La Boétie, p. 12-15 ; Citation extraite de <i>Pantagruel</i> de Rabelais, p. 14 ; Portrait d'Érasme, p. 99 – Fiche 4, p. 112-113 | – Parcourir le texte à la recherche de paragraphes qui semblent révélateurs de la culture humaniste. | – Inscrire une œuvre dans son contexte d'écriture. |
| Séance 3 Le regard posé sur la servitude volontaire | <i>Entrer dans le texte</i> | – Lecture des lignes 1 à 44, p. 23 à 25 | – Explication linéaire 1, p. 38-39 | – Mettre en œuvre la méthode de la lecture linéaire. |
| Séance 4 Le peuple complice de sa propre servitude | <i>Percevoir les reproches de La Boétie envers le peuple</i> | – ASL1, questions 5 et 6, p. 36 – ASL2, questions p. 76 | – Écriture d'appropriation, p. 100 – Explication linéaire 2, p. 41 | – Comprendre la démonstration de La Boétie. – Mettre en œuvre la méthode de la lecture linéaire. |

| Séances | Objectif(s) | Support(s) utilisé(s) | Activités proposées | Compétences mobilisées |
|--|---|--|--|--|
| Séance 5 Un exercice de style ? | <i>Comprendre les enjeux formels du Discours</i> | – Fiche 1 « Structure », p. 104-107 – Fiche 3 « Un discours entre rhétorique et philosophie », p. 110-111 – Textes du groupement « Étudier le parcours », questions 1 et 3, p. 162 | – Réflexion collective sur la particularité d'écriture du <i>Discours</i> et son appartenance à la littérature | – S'interroger sur les contours de la « littérature d'idées ». |
| Séance 6 « Défendre » et « entretenir » la liberté (1) | <i>Étudier le parcours associé</i> | – Fable « Le Loup et le Chien », p. 142 – Extrait de <i>Cyrano de Bergerac</i> , p. 151 – Question 8, p. 162 | – Explication linéaire 1, p. 163-164 | – Mettre en œuvre la méthode de la lecture linéaire. |
| Séance 7 De l'importance de la vertu | <i>Comprendre l'importance de la valeur de l'amitié et de la vertu pour La Boétie</i> | – Lecture des paragraphes évoquant l'amitié et la « vaillance » à l'aide de la fiche 1 « Structure », p. 104-107 – Analyse de la péroraison du <i>Discours</i> | – Explication linéaire 4, p. 96-98 | – Mettre en œuvre la méthode de la lecture linéaire. |
| Séance 8 « Défendre » et « entretenir » la liberté (2) | <i>Étudier le parcours associé</i> | – Textes du groupement « Étudier le parcours » – Fiche 5 « "Défendre" et "entretenir" la liberté », p. 114-115 | – Questions sur les textes, p. 162 | – Confronter des textes à partir d'une thématique commune. |
| Séance 9 Bilan | <i>Manifester sa connaissance de l'œuvre et du parcours</i> | – Fiche 2 « Les grands thèmes de l'œuvre », p. 108-109 – Citations p. 116-117 | – Sujet de dissertation au choix, p. 124 | – Formuler un propos synthétique sur le <i>Discours</i> . – Travailler la méthode de la dissertation. |



Entrer dans l'œuvre

L'auteur p. 10-11

Questions

1 En quoi est-il important de savoir que La Boétie était conseiller au Parlement ?

Grâce à l'exercice de cette charge, le regard qu'Étienne de La Boétie pose sur l'attitude des hommes face au pouvoir est nourri d'une expérience concrète, d'une forme d'expertise. Il n'est pas seulement le fruit d'une culture livresque.

2 Pourquoi associe-t-on toujours les noms de La Boétie et de Montaigne ?

Montaigne a contribué à la notoriété de La Boétie en lui rendant un hommage vibrant dans le chapitre 28 du premier livre des *Essais*. La célèbre phrase « Parce que c'était lui, parce que c'était moi » a contribué à placer La Boétie dans le sillage, voire l'ombre de Montaigne.

Contexte p. 14-15

Question

En quoi le passage de cette lettre de Gargantua à son fils Pantagruel est-il représentatif de l'humanisme ?

À partir d'expressions hyperboliques (« le monde est plein de », « très »), ce passage met en valeur la connaissance des langues, élément prépondérant du programme humaniste. Gargantua fait aussi mention de l'imprimerie, d'« inspiration divine » : cette invention a, de fait, permis la diffusion du savoir à la Renaissance.

DU TEXTE À L'IMAGE

Observez ce tableau. Qu'est-ce qui traduit la force du lien entre les deux jeunes hommes ?

Le regard du jeune homme dirigé vers son ami traduit admiration et confiance. La proximité bienveillante entre eux est concrétisée par la main posée sur l'épaule, comme en retour du jeu de regard. Cette forme d'union est toutefois tournée vers l'extérieur, ce que manifeste le regard offert au spectateur ainsi que la main et le doigt pointés.



Lire l'œuvre

Arrêt sur lecture 1 p. 36-43

Une entrée en matière originale

1 Comme tout humaniste, La Boétie recourt fréquemment à la culture antique. Analysez la façon dont il utilise la référence à Homère au début de son œuvre. En quoi son utilisation annonce-t-elle le développement de son discours ?

La référence à *L'Odyssée* est évidemment une marque de l'érudition de l'auteur qui soigne ainsi son image pour être crédible. Cependant, La Boétie l'utilise de manière originale dans la mesure où il reprend les paroles d'Ulysse pour en contredire la véracité : « Il faudrait éventuellement en excuser Ulysse, qui avait peut-être alors besoin d'user de ce langage pour apaiser la révolte de l'armée – conformant, je crois, son propos plus au temps qu'à la vérité » (l. 12-15). Il lui oppose sa propre thèse, comme en témoigne l'adversatif « mais », puis il renchérit : « Et d'avoir plusieurs maîtres, c'est être malheureux autant de fois qu'on en a » (l. 18-20). Ce recours irrévérencieux à la culture antique témoigne de la fougue et de la dimension provocatrice de son propos.

2 Quel constat paradoxal dresse-t-il ? Analysez la façon dont l'écriture rend compte de ce paradoxe.

La Boétie s'étonne du fait qu'un être seul puisse asservir un nombre important d'individus. L'écriture rend compte de ce paradoxe en opposant des pluriels, des adverbes d'intensité, des chiffres élevés : « tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations » (l. 32-33), « un million d'hommes » (l. 39) au singulier du tyran. En outre, il passe de la voix active qui montre que les peuples sont les sujets du verbe, – et donc pourraient être acteurs –, à la voix passive : « enchantés et charmés par le nom seul d'un » (l. 41-42). Ce faisant, l'auteur montre qu'ils subissent passivement la tyrannie.

De l'incompréhension à l'indignation

3 Cherchez la définition des mots « obéissance » et « asservissement ». Relisez le passage de « Mais ô bon Dieu [...] que la langue refuse de nommer ? » (p. 26-27, l. 69-105). Quelle différence peut-on dégager entre ces deux notions ?

L'obéissance fait référence à une autorité considérée comme légitime. Elle n'est en rien incompatible avec la qualité d'être libres. La soumission aux lois est même une condition de la liberté de tous. Le mot « obéir » vient du latin *oboedire*, de même sens, qui signifie « se ranger sous ». L'asservissement, lui, correspond à une situation arbitraire d'oppression où la force remplace la loi. C'est la condition de l'esclave (*servus*). Au XVIII^e, Rousseau établira nettement la délimitation entre les deux notions : « Un peuple libre obéit, mais il ne sert pas ; il a des chefs et non pas des maîtres ; il obéit aux lois, mais il n'obéit qu'aux lois et c'est par la force des lois qu'il n'obéit pas aux hommes. » (*Lettres de la Montagne*, VIII).

4 Comment La Boétie manifeste-t-il son indignation dans son discours ? Quels procédés rhétoriques utilise-t-il pour cela ?

La Boétie manifeste son indignation en multipliant les exclamatives et les interrogations rhétoriques provocatrices : « Quel vice, ou plutôt quel malheureux vice est-ce de voir un nombre infini de personnes, non pas obéir, mais servir [...] appellerons-nous cela lâcheté ? » (l. 70-83). Le registre polémique a pour but de provoquer les lecteurs pour les faire réagir.

Un appel à défendre la liberté

5 Quelle image La Boétie donne-t-il des peuples qui supportent la tyrannie ? Quels termes et comparaisons utilise-t-il pour dépeindre leur soumission ?

La Boétie donne une image extrêmement péjorative des peuples qui supportent la tyrannie. Il multiplie les termes dégradants en les qualifiant de « lâches »,

d'« engourdis » ou de « couards ». Il conclut en laissant entendre que la servitude volontaire relève de l'innommable : « Donc quel monstre de vice est ceci, qui ne mérite pas même le titre de couardise, qui ne trouve pas de nom assez vilain, que la Nature désavoue avoir fait, et que la langue refuse de nommer ? » (l. 102-105).

6 Quelle solution propose-t-il pour lutter contre la tyrannie ?

Pour défendre la liberté, il exhorte les peuples à vouloir être libres : « Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libres » (l. 239-240). Il laisse ainsi entendre que l'émancipation est une affaire de volonté qui ne nécessite aucun combat : « Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez comme un grand colosse à qui on a dérobé la base s'effondrer sous son propre poids et se rompre » (l. 240-243).

DU TEXTE À L'IMAGE

En quoi cette scène fait-elle écho au texte de La Boétie ? Analysez la position et l'attitude des personnages.

Cette image met en scène un seigneur féodal face à des paysans, illustrant ainsi une relation de domination qui fait écho au *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie. Le seigneur est assis en hauteur sur une estrade, dans une position d'autorité, tenant un livre ou un document, ce qui renforce l'idée d'un savoir réservé à une élite. Face à lui, les paysans se tiennent debout, regroupés et en contrebas, dans une posture de soumission. Certains lèvent la main, comme pour approuver ou solliciter de l'aide ; d'autres se découvrent ou baissent les yeux. Leurs outils rappellent leur condition laborieuse et leur dépendance au seigneur. Un paradoxe frappant se dégage de la scène : bien que les paysans soient nombreux, c'est pourtant le seigneur, seul sur son estrade, qui détient et exerce le pouvoir. L'image illustre ainsi le concept développé par La Boétie selon lequel les peuples, par habitude ou résignation, consentent à leur propre soumission et entretiennent l'autorité qui les domine, alors même qu'ils auraient la force du nombre pour s'en affranchir.

Explication linéaire 1

Aux origines de la servitude (p. 23-25, l. 1-44)

~~~~~  
COMMENT LA BOÉTIE PARVIENT-IL À CONVAINCRE ET À PERSUADER LE LECTEUR QUE LA SERVITUDE VOLONTAIRE EST UNE ABERRATION ?  
~~~~~

I. De la référence à l'irrévérence lignes 1-20

a. Quel est l'intérêt de citer Homère sur le plan de la stratégie argumentative ?

Sur le plan de la stratégie argumentative, La Boétie cite d'abord Homère pour accrocher le lecteur. En ouvrant son œuvre sur les paroles d'Ulysse rapportées au discours direct, il le plonge directement au cœur de la réflexion, rendant son argumentation plus vivante. C'est également l'occasion pour lui de manifester son érudition. Il soigne ainsi son image (*ethos*) pour être crédible. En effet, la référence à l'épopée joue comme un argument d'autorité. L'habileté et la ruse d'Ulysse sont reconnues et La Boétie s'appuie sur cet exemple pour soutenir son propos.

b. En quoi peut-on dire que La Boétie l'utilise de manière ironique ?

La Boétie emploie cette référence de manière ironique dans la mesure où il laisse entendre que le héros, renommé pour être « aux mille ruses », serait dans l'erreur. Il brosse le portrait d'un chef de guerre manipulateur : « Il faudrait éventuellement en excuser Ulysse, qui avait peut-être alors besoin d'user de ce langage pour apaiser la révolte de l'armée » (l. 12-14). De plus, au lieu de suivre l'opinion défendue par Ulysse, il la contredit : « Mais à proprement parler, c'est un extrême malheur d'être sujet à un maître duquel on ne peut jamais s'assurer qu'il soit bon, puisqu'il est toujours en son pouvoir d'être mauvais quand il le voudra. Et d'avoir plusieurs maîtres, c'est être malheureux autant de fois qu'on en a. » (l. 15-20)

II. Un refus qui cache une prise de position

lignes 21-30

a. Quel débat La Boétie repousse-t-il ?

La Boétie refuse de comparer les différents régimes politiques avec la monarchie.

b. Malgré sa volonté de ne pas « débattre cette question tant controversée », La Boétie donne tout de même son avis sur les régimes politiques. Il s'agit ici d'une prétérition. Relevez un passage qui le montre.

La Boétie donne son avis sur la monarchie dans la phrase suivante (l. 25-27) : « Parce qu'il est malaisé de croire qu'il y ait quoi que ce soit de public en ce gouvernement où tout est à un seul. » S'appuyant sur le sens étymologique de « république », il exclut d'emblée la monarchie en affirmant qu'elle n'a rien à voir avec un système susceptible de régir l'intérêt commun.

III. Un constat paradoxal lignes 31-44

a. Analysez la construction de la première phrase du paragraphe pour montrer le déséquilibre entre le peuple et le tyran.

La Boétie place en fonction de sujet une accumulation de pluriels : « tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations » et en fonction d'objet un singulier « un tyran seul ». Ce groupe nominal complément d'objet direct, sur lequel s'exerce l'action, est complété par une série de relatives avec une négation restrictive : « qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ; qui n'a de pouvoir de leur nuire que tant qu'ils voudront l'endurer ; qui ne saurait leur faire aucun mal ». La portée de la négation met l'accent sur la faiblesse du tyran en comparaison de la force du nombre et du peuple pour manifester le caractère paradoxal de la servitude volontaire.

b. Reformulez clairement sa thèse.

La thèse de La Boétie est que les peuples sont asservis parce qu'ils le veulent.

Explication linéaire 2

Un appel à rejeter la tyrannie

(p. 32-35, l. 201-243)

~~~~~  
 QUELLE STRATÉGIE ARGUMENTATIVE LA BOÉTIE  
 EMPLOIE-T-IL POUR INCITER LE PEUPLE  
 À S'ÉMANCIPER DU JOUG DU TYRAN ?  
 ~~~~~

I. Un discours injonctif qui dresse un portrait peu flatteur du peuple lignes 201-210

a. L'apostrophe initiale qualifie les peuples et les nations de « Pauvres et misérables », d'« insensés », d'« opiniâtres en [leur] mal et aveugles à [leur] bien ! » Justifiez cette caractérisation en vous appuyant sur le champ lexical dominant.

Le binôme synonymique renvoie, au sens propre, à la condition socio-économique des peuples, mais également, au figuré, à leur absence de valeur morale. En effet, l'adjectif « misérable » qualifie celui qui est digne de mépris pour ne pas se rebeller contre le tyran. De même, le terme « insensés » renvoie à l'absence de rationalité des comportements, à une époque où l'on croit dans la perfectibilité de l'être humain grâce à l'éducation. Il les dévalorise également en insistant sur leur responsabilité active avec l'expression « acharnés en votre bien ».

b. Analysez le jeu des pronoms et leur fonction grammaticale. Comment La Boétie s'y prend-il pour exercer une pression sur le lecteur ?

L'extrait est dominé par l'emploi de la deuxième personne du pluriel en fonction de sujet. Il se réfère aux « peuples », auxquels il s'adresse directement pour qu'ils se sentent concernés. La Boétie exerce une pression importante sur les lecteurs en les désignant comme responsables de leur asservissement.

II. Un tyran réduit à sa véritable faiblesse

lignes 210-226

a. Analysez la portée de la négation dans «Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux [...] sinon celui que vous lui faites pour vous détruire». Expliquez en quoi elle vise à démythifier la figure du tyran.

Dans la phrase, les négations ont une portée restrictive. Il s'agit de démythifier la figure du tyran en le réduisant à un vulgaire être humain qui « n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a pas d'autre avantage par rapport au moindre des hommes parmi le nombre infini de vos villes » (l. 213-216).

b. Dans les questions rhétoriques, La Boétie utilise la même structure de phrase, une principale accompagnée d'une subordonnée. Analysez la nature et la fonction des subordonnées pour montrer que les peuples sont responsables de la domination du tyran.

La structure utilisée par La Boétie des lignes 218 à 226 est une principale accompagnée d'une proposition subordonnée conjonctive, introduite par la conjonction de subordination « si », comme par exemple : « D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie si vous ne les lui donnez ? » Ces subordonnées sont compléments circonstanciels de condition. Cette structure montre que les peuples sont responsables de la domination du tyran : son pouvoir est « subordonné » et « conditionné » par leur action.

III. Les méfaits de la tyrannie lignes 226-239

a. À quelle construction grammaticale La Boétie recourt-il pour stigmatiser la culpabilité du peuple ?

Pour stigmatiser la responsabilité du peuple, La Boétie répète la même construction grammaticale des lignes 226 à 239 : il associe une principale dont le sujet est « vous » à une subordonnée conjonctive complément circonstanciel de but dont le sujet est « il ». La principale montre que le peuple agit dans le but d'asseoir le pouvoir du tyran.

b. Cette partie est structurée autour d'une double opposition. En vous appuyant sur les termes de sens opposés, vous montrerez l'écart entre la souffrance du peuple et les vices du tyran.

Cette partie est structurée autour d'une double opposition : d'une part, le peuple et sa souffrance et, d'autre part, le tyran et ses vices. Dans un premier temps, dans les principales, La Boétie traite de la production de richesses par le peuple en l'associant à une subordonnée et l'action qui en résulte, à savoir la destruction de ce travail par le tyran : « Vous semez vos fruits afin qu'il les ravage »

(l. 226). Il emploie des images frappantes comme celle des enfants assimilés à des animaux que l'on conduit « à la boucherie ». Dans un second temps, il oppose les tourments du peuple aux plaisirs du tyran : « vous vous rompez à la peine [...] se vautrer dans de sales et vilains plaisirs » (l. 232-234).

IV. Vouloir être libre lignes 239-243

a. Quel est le mode verbal employé dans la principale de la dernière phrase ? En quoi est-il susceptible d'agir sur le lecteur ?

Dans la principale de la dernière phrase, La Boétie emploie l'impératif présent. Non seulement, il se place en position de supériorité par rapport au lecteur, le provoquant pour le faire réagir, mais il tente d'agir concrètement sur la réalité grâce à la valeur pragmatique de ce mode.

b. Renseignez-vous sur l'histoire du Colosse de Rhodes (voir p. 34-35). En quoi l'image de la statue est-elle susceptible d'encourager les peuples à vouloir être libres ?

Construite par les habitants de Rhodes, en Grèce, le Colosse était une offrande pour remercier les dieux de les avoir aidés à résister aux assauts de leurs ennemis. La statue figure le dieu-titan grec Hélios, érigée par Charès de Lindos en 280 av. J.-C. Elle est considérée comme l'une des sept merveilles du monde antique, et n'a pas survécu à un tremblement de terre, cinquante ans après. Le but de La Boétie est de montrer que le tyran est une créature artificielle, éclatante à l'extérieur, mais creuse à l'intérieur. La comparaison entre le colosse et le tyran est susceptible d'encourager les peuples à secouer le joug en montrant que même les constructions apparemment monumentales sont fragiles.

Question de grammaire

Analysez l'interrogation dans la phrase suivante : « Comment oserait-il vous marcher dessus, s'il ne s'entendait pas avec vous ? » (p. 33, l. 222-223).

L'interrogation directe est reconnaissable par l'utilisation de l'adverbe interrogatif « comment », l'inversion du sujet et la ponctuation.

Il s'agit d'une interrogation partielle qui porte uniquement sur l'un de ses constituants. En l'occurrence, la demande d'information concerne le complément circonstanciel de manière.

Même si cette interrogative n'est pas formellement une question rhétorique (interro-négative), la structure hypothétique lui confère une valeur déclarative : « Il ose vous marcher dessus parce qu'il s'entend avec vous ».

Arrêt sur lecture 2 p. 76-80

Le rappel des droits naturels

❶ Quels sont les droits dictés par la Nature? Relevez une citation pour montrer que l'asservissement est contre-nature.

La nature accorde des droits aux hommes. Ils obéissent à leurs parents pour être préservés. Ils sont dotés d'une raison qu'ils peuvent librement exercer. Ils sont naturellement libres. En témoigne cette citation : « si nous vivions avec les droits que la Nature nous a donnés, et avec les enseignements qu'elle nous apprend, nous serions naturellement obéissants aux parents, sujets à la raison, et serfs de personne » (p. 44, l. 253-257). On peut en tirer la conclusion que l'asservissement est contre-nature.

❷ Pourquoi La Boétie compare-t-il l'homme et l'animal? Quel est l'intérêt dans sa démonstration?

La Boétie compare l'homme et l'animal pour renvoyer une image dévalorisante des êtres qui acceptent d'être asservis. En effet, il place ces derniers en dessous des bêtes qui « ne peuvent s'accoutumer à servir qu'avec protestation d'un désir contraire » (p. 48, l. 352-353). Il provoque ainsi le lecteur tout en démontrant que l'homme asservi est dénaturé.

Les causes de l'asservissement

❸ Quelle comparaison La Boétie emploie-t-il pour montrer le poids de l'habitude dans l'asservissement?

Pour montrer le poids de l'habitude dans l'asservissement, La Boétie le compare à la mithridatisation, à savoir un empoisonnement progressif qui a rendu les peuples insensibles, indifférents à leur état d'esclave (p. 51-52, l. 431-436).

❹ Quelle est la seule excuse que trouve La Boétie à ceux qui endurent la servitude?

La seule excuse que concède La Boétie à ceux qui endurent la servitude, c'est qu'étant nés dans cet état, ils n'en ont pas conscience : « Mais c'est que je suis d'avis qu'on ait pitié de ceux qui en naissant se sont trouvés le cou sous le joug, ou bien qu'on les excuse, ou bien qu'on leur pardonne si, alors qu'ils n'ont pas même vu l'ombre de la liberté et qu'ils n'en ont jamais entendu parler, ils ne s'aperçoivent point du mal que c'est pour eux d'être esclaves » (p. 57, l. 551-556).

Des portraits de tyrans

❺ Quelles ruses sont employées par le tyran pour rendre esclaves les peuples sans recourir à la force?

Le tyran n'a pas besoin de recourir à la force pour rendre les peuples esclaves. Il les amollit en leur offrant toutes sortes de divertissements et de plaisirs qui leur font oublier leur état. Il les trompe en leur faisant croire qu'il leur fait cadeau de ce qu'eux-mêmes ont produit.

❻ Quel portrait La Boétie brosse-t-il de Néron? En quoi l'empereur romain est-il le type même du tyran?

La Boétie accumule les expressions péjoratives au sujet de Néron : « ce vilain monstre », « cette répugnante et sale peste du monde », « ce pyromane », « ce bourreau », « cette bête sauvage », (p. 68, l. 770-772). Outre la valeur du démonstratif, on peut noter la métaphore médicale et animale, traduisant le mépris de La Boétie pour l'empereur romain. Néron constitue l'archétype du tyran parce qu'il cumule tous ses défauts : la ruse, la violence et la bassesse morale.

DU TEXTE À L'IMAGE

Observez les dimensions du tableau dans sa légende. En quoi vous renseignent-elles sur son genre pictural? Analysez sa composition pour montrer l'asservissement d'un peuple par un autre.

Ce tableau, *Charlemagne reçoit la soumission de Widukind à Paderborn*, mesure plus de 4 mètres de hauteur et 5 mètres de longueur. Ces dimensions imposantes sont réservées aux peintures d'histoire, qui représentent des événements majeurs de chaque époque. En l'occurrence, Ary Scheffer met en scène la reddition du chef saxon Widukind, après un long combat pour repousser l'invasion franque en 785. Commandé par Louis-Philippe pour le musée historique de Versailles en 1834, ce tableau rend compte de la soumission du peuple saxon à Charlemagne. La perspective et la profondeur de champ manifestent la position de supériorité de l'empereur placé en haut à droite, monté à cheval, tandis que les Saxons apparaissent en bas à gauche en position de suppliants. Cette composition est renforcée par le jeu de lumière qui tombe sur l'empereur et sur les représentants du clergé au centre. Par ailleurs, le contraste entre l'arrière-plan, obscur, sur lequel on distingue des fumées et des armées, et le premier plan, dramatisé l'évènement pour montrer combien Widukind se rend à la puissance de Charlemagne en acceptant le baptême.

Explication linéaire 3

L'exemple de Cyrus et des Lydiens

(p. 65-67, l. 707-746)

COMMENT L'EXEMPLE HISTORIQUE PERMET-IL DE DÉNONCER LES RUSES DU TYRAN ET LA NAÏVETÉ DU PEUPLE ?

I. Un exemple significatif et pertinent

lignes 707-723

a. Quels sont les temps verbaux utilisés au début du passage? Qu'en déduisez-vous sur le genre du texte?

Le passé simple, l'imparfait et le plus-que-parfait dominent la première partie de ce passage. Leur alternance permet de faire progresser le texte de manière chronologique. On peut en déduire qu'il s'agit d'un texte narratif dans lequel La Boétie rapporte des événements et des actions accomplies par des personnages.

b. En quoi l'exemple de Cyrus est-il particulièrement approprié pour montrer le fonctionnement de la tyrannie?

Cyrus recourt à la ruse pour réprimer la révolte des Sardains afin de préserver ses propres intérêts, comme on peut le voir dans la participiale : « ne voulant pas ni mettre à sac une si belle ville, ni être toujours en peine d'y tenir une armée pour la garder, il s'avisa d'un grand stratagème pour s'en assurer ; il y établit des bordels, des tavernes et des jeux publics, et fit publier une ordonnance pour que les habitants soient obligés de s'en servir » (p. 65, l. 712-717). Les négations montrent que Cyrus met en place des lieux de perdition morale pour ne pas détruire sa prise de guerre et la conserver.

c. Connaissez-vous un mot formé sur la racine « lud- » du latin *ludo*, « je joue » ?

On peut citer « ludique » ou « ludothèque ».

II. Généralisation de la démonstration

lignes 723-736

a. Observez les groupes nominaux. Qu'en déduisez-vous sur la progression du raisonnement ?

Alors que précédemment, les groupes nominaux étaient déterminés par des articles définis en emploi spécifique, ils sont employés à partir de là en emploi générique pour faire référence à l'ensemble de la classe des tyrans et des peuples. Ce changement témoigne de la progression inductive du raisonnement. En effet, La Boétie s'appuie sur le cas particulier de Cyrus pour en tirer une loi générale de fonctionnement de la tyrannie.

b. Quelle contradiction La Boétie relève-t-il dans l'attitude du peuple ?

La Boétie relève une incohérence dans l'attitude du peuple : « il est soupçonneux à l'endroit de celui qui l'aime, et naïf envers celui qui le trompe » (l. 728-729). Pour souligner la contradiction, il recourt à un parallélisme de termes antithétiques.

III. Conclusion de la démonstration lignes 736-746

a. Quelle figure de style est utilisée pour rendre compte de l'ampleur des moyens mis en œuvre par les tyrans ?

La Boétie recourt à une accumulation pour rendre compte de l'ampleur des moyens mis en œuvre par les tyrans : « Les théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux » (l. 736-737). Les groupes nominaux au pluriel, repris par la formule résumptive « et autres telles pharmacies », manifestent de manière hyperbolique la débauche de stratagèmes employés par les despotes.

b. Comment interprétez-vous la comparaison entre les peuples et les enfants qui apprennent à lire? Quelle remarque manifeste l'ironie de La Boétie vis-à-vis de la naïveté populaire ?

La comparaison entre les peuples et les enfants a pour but de dénoncer la can deur, voire la stupidité des peuples. Cette remarque est d'autant plus ironique que La Boétie introduit une comparaison de supériorité aux dépens des peuples qui « s'accoutumaient à servir aussi naïvement, mais plus mal, que les petits enfants qui apprennent à lire » (l. 744-745). La valeur du premier adverbe est inversée par le sens négatif du second.

Question de grammaire

Analysez et commentez l'expression de la négation dans l'énoncé suivant : « mais ne voulant pas ni mettre à sac une si belle ville, ni être toujours en peine d'y tenir une armée pour la garder » (p. 65, l. 712-714).

Dans cette participiale, on reconnaît la forme négative grâce aux adverbes « ne » et « pas » qui encadrent le verbe. C'est donc une négation grammaticale. Le verbe « vouloir » régit une série d'infinitifs eux-mêmes reliés entre eux par la conjonction de coordination « ni ». La portée de la négation est totale puisqu'elle porte sur l'ensemble de l'énoncé. Elle a une valeur descriptive.

Arrêt sur lecture 3 p. 94-99

Les ressorts et secrets de la tyrannie

1 Comment La Boétie explique-t-il le fonctionnement de la tyrannie? Quelle figure géométrique pourrait représenter cette organisation?

La Boétie explique le fonctionnement de la tyrannie en montrant qu'elle reproduit, de manière exponentielle, une structure hiérarchique dans laquelle le tyran est soutenu par « quatre ou cinq personnes » (p. 82, l. 933-934), qui eux-mêmes subordonnent cinq ou six-cents personnes, etc. La pyramide pourrait représenter cette organisation.

2 Qui sont les alliés du tyran? Quel mot La Boétie invente-t-il pour les désigner?

Les alliés du tyran sont « ceux qui sont marqués par une ardente ambition et par une notable avarice » (p. 84, l. 970-971). À l'instar du tyran, ils sont mus par leur intérêt personnel. La Boétie les appelle les « tyranneaux », c'est-à-dire les petits tyrans, pour mieux les dévaloriser. Le suffixe diminutif les rend dérisoires.

Cruauté du tyran et de ses alliés

3 Quels sont les avantages et les inconvénients à soutenir le tyran?

En soutenant le tyran, ses adjuvants gagnent du pouvoir et de la richesse. Cependant, ces avantages ont leur revers. D'une part, ils ne sont pas libres et dépendent entièrement du tyran : « Quelle condition est plus misérable que de vivre ainsi, de n'avoir rien à soi, tenant d'autrui son aise, sa liberté, son corps et sa vie ? » (p. 86, l. 1029-1031). D'autre part, le despote peut se retourner contre eux : « le plus souvent, s'étant enrichis, à l'ombre de sa faveur, des dépouilles d'autrui, ils l'ont à la fin eux-mêmes enrichi de leurs dépouilles » (p. 87, l. 1061-1063).

4 Quels exemples choisit La Boétie pour montrer la cruauté des tyrans?

Pour montrer la cruauté des tyrans, La Boétie mentionne une lignée d'empereurs romains du premier siècle : Agrippine empoisonna son mari Claude qui avait lui-même fait assassiner son épouse Messaline. Elle ordonna également le meurtre de son fils Néron. Il cite également « Domitien [...] tué par Stéphanus, Commode par une de ses amies même, Caracalla par Macrin » (p. 89-90, l. 1113-1114).

Un remède contre la tyrannie

5 Quelle est l'antithèse de la figure du tyran? Montrez en quoi ces deux figures s'opposent.

L'antithèse de la figure du tyran est celle de l'homme de bien et de l'ami. Ces deux figures s'opposent de manière systématique. Le premier est du côté de la cruauté, de la déloyauté et de l'injustice, quand le second entretient « une mutuelle estime », « pas tant par les bienfaits que par la bonne vie » et « l'intégrité » (p. 90, l. 1119-1121).

6 Quelle fable La Boétie choisit-il pour illustrer *a contrario* l'aveuglement des peuples face à la tyrannie?

La Boétie choisit la fable du Lion vieillissant et du Renard pour illustrer l'aveuglement des peuples face à la tyrannie. Contrairement au Renard, qui comprend la ruse et est attentif aux « traces des bêtes », le peuple ne prend pas en compte les multiples exemples de cruautés tyranniques (p. 86-91, l. 1142-1150). Ce conte fait également référence à l'ouvrage de Machiavel, *Le Prince* (1532), personnage auquel l'auteur conseille d'être à la fois Lion et Renard. La Boétie a lu cet ouvrage.

DU TEXTE À L'IMAGE

Observez les lignes de force du tableau, c'est-à-dire les tracés formés par les éléments représentés. En quoi témoignent-elles de la violence et de la cruauté du tyran?

Alors que Sardanapale, roi de Ninive, est acculé par ses ennemis, il décide de tout anéantir : il fait tuer ses esclaves, ses chevaux, incendie son propre palais. Les lignes de force du tableau forment des courbes aux trajectoires divergentes qui emplissent le cadre. Les éléments représentés dessinent ainsi une dynamique chaotique qui témoigne de la violence et de la cruauté du tyran. Ils font écho à la fumée dans l'angle supérieur droit du tableau, dépourvu de présence humaine, formant ainsi une atmosphère apocalyptique.

Explication linéaire 4

Conclusion du *Discours* (p. 92-93, l. 1180-1211)

COMMENT LA BOÉTIE DÉNONCE-T-IL LA SPIRALE DE LA HAINE ET ENCOURAGE-T-IL À LA VERTU ?

I. Une consolation : le châtement des alliés du tyran lignes 1180-1202

a. Quel est le sens de la conjonction de coordination « mais » qui ouvre le texte ?

La conjonction de coordination « mais » manifeste l'opposition entre le sentiment d'indignation et d'affliction devant l'asservissement des alliés du tyran et le « plaisir de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment » (l. 1180-1181). L'adversatif ne porte pas sur la logique du raisonnement, mais sur la contradiction entre les deux sentiments.

b. En quoi peut-on parler d'ironie tragique concernant le sort des alliés du tyran ?

L'ironie tragique correspond au fait que le destin se manifeste par une fatalité moqueuse. On peut considérer que le sort des alliés du tyran correspond à cette définition dans la mesure où les tyranneaux, victimes de leur ambition et de leur cupidité, connaissent la haine du peuple qui se retourne contre eux, alors même qu'ils ont exercé leur cruauté sur la foule.

c. Identifiez la figure de style dominante. En quoi est-elle susceptible de montrer que les « tyranneaux » vivent l'Enfer sur Terre ?

Ce passage est dominé par l'hyperbole qui consiste à exagérer, grossir la réalité pour la rendre perceptible au lecteur. La Boétie accumule les chiffres élevés, les groupes nominaux au pluriel, déterminés par l'indéfini « tous » : « les peuples [...] amassent à leur sujet mille outrages, mille vilénies, mille malédictions ; toutes leurs prières, tous leurs vœux sont contre ceux-là ; tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes leurs famines, ils les leur reprochent » (l. 1186-1189). De même, il compare la haine des nations à celle que ces dernières ressentent pour les bêtes sauvages. Cette exagération montre que les « tyranneaux » vivent l'Enfer

sur Terre. D'ailleurs, La Boétie imagine que « même s'ils avaient chacun un morceau de leur corps dépecé, [les gens] ne seraient pas encore, semble-t-il, assez satisfaits, ni à moitié soulagés de leur peine » (l. 1194-1196).

d. Décomposez le mot qui sert à les désigner. En quoi reflète-t-il leur capacité de nuisance ?

Si l'on décompose le mot « mangepeuples », on comprend que le tyran est celui qui « mange les peuples ». Cette tradition est ancienne et provient d'un imaginaire qui associe le tyran à un géant dévorant de la chair humaine. On peut y voir également un écho de *L'Iliade*, dans laquelle Achille apostrophe Agamemnon pour dénoncer sa tyrannie. L'expression grecque « *démoboros* » est fréquemment utilisée dans la littérature politique de la Renaissance, par exemple par Érasme dans *L'Institution du prince chrétien*. L'allégorie reflète la capacité de nuisance du tyran qui se nourrit des biens des plus faibles et gouverne non pour le peuple, mais pour lui-même.

II. Exhortation à la vertu lignes 1203-1211

a. Observez le mode verbal et la personne utilisés. En quoi sont-ils susceptibles d'entraîner l'adhésion du lecteur ?

La Boétie emploie l'impératif à la première personne du pluriel. Il s'agit de créer une communauté de gens de biens en associant l'énonciateur et ses interlocuteurs pour les pousser à agir et à pratiquer la vertu.

b. Pourquoi l'auteur emploie-t-il la conjonction de subordination « puisque » et non « parce que » dans « puisqu'il n'y a rien de si contraire à Dieu tout libéral et bienveillant que la tyrannie » ?

Contrairement à « parce que », qui introduit un rapport de causalité entre la principale et la subordonnée, la conjonction de subordination « puisque » vient justifier l'énonciation de la principale en affirmant la validité. La Boétie présente ainsi son propos comme une évidence.

c. La Boétie convoque Dieu pour conclure sa péroraison. En quoi peut-on parler de consolation ?

Lorsque La Boétie convoque Dieu pour conclure sa péroraison, il cherche à consoler le lecteur en montrant sa foi dans une justice divine, au-dessus de la justice humaine, qui « réserve là-bas quelques peines particulières spécialement pour les tyrans et leurs complices » (l. 1210-1211).

Question de grammaire

Analysez et commentez la subordonnée dans l'énoncé suivant : « puisqu'il n'y a rien de si contraire à Dieu tout libéral et bienveillant que la tyrannie ».

Il s'agit d'une proposition subordonnée conjonctive introduite par la conjonction de subordination « puisque ». Elle est complément circonstanciel de cause de la principale « je ne me trompe pas ». L'emploi de la conjonction « puisque » vient justifier l'énonciation de la principale et présente le propos de l'auteur comme une évidence.

Arrêt sur l'œuvre p. 100-101

Un peuple complice de sa propre soumission

❶ Qu'est-ce que La Boétie reproche aux « peuples » ?

La Boétie reproche aux « pauvres et misérables peuples insensés » (p. 32, l. 201) de se soumettre au tyran sans lui opposer la moindre résistance. Celui-ci dispose dès lors de tous les biens, mais aussi de toutes les vies lorsqu'il s'agit d'aller « si courageusement à la guerre » (p. 33, l. 211-212). L'auteur cherche ainsi à faire comprendre aux hommes « de ne plus servir » (p. 35, l. 239-240) car le tyran tire sa force de ce qu'ils lui donnent. La métaphore de la racine et de la branche employée à la page 31 en rend compte concrètement. La Boétie vante la « vaillance » (p. 62, l. 665) nécessaire, mais qui manque tragiquement aux « gens asservis » (p. 63, l. 674), incapables de la vigueur essentielle pour secouer le joug (voir p. 58).

Après avoir rappelé que la liberté est un bien naturel, La Boétie s'attache à montrer comment les tyrans parviennent à « efféminer leurs gens » (p. 66, l. 724) en leur offrant notamment des divertissements, des banquets pour flatter leurs plaisirs et les amener à confondre faveurs et liberté. C'est ainsi qu'une forme pyramidale du pouvoir se met en place, parce que chacun tire finalement profit du pouvoir qu'il exerce et des « gains ou [des] regains qu'on a avec les tyrans » (p. 83, l. 961). Ces derniers abusent également de la crédulité des hommes (voir pages 69-71), ce qui leur permet d'asseoir leur domination, surtout sur « le menu et grossier peuple » (p. 74, l. 917-918).

En définitive, il est nécessaire de faire preuve de « vertu » (p. 93, l. 1205) et de disposer de culture : en effet, « les livres et la doctrine permettent plus que toute autre chose aux hommes de se reconnaître et de haïr la tyrannie » (p. 59,

l. 602-604). En ce sens, la lutte contre le tyran n'est peut-être pas l'apanage du peuple, mais des « mieux nés » (p. 58, l. 584).

❷ Quelle est l'image donnée du tyran dans le *Discours de la servitude volontaire* ? Comment La Boétie le présente-t-il ?

La Boétie prend volontairement le contre-pied d'une image monstrueuse du tyran : « non pas d'un Hercule ni d'un Samson, mais d'un seul petit homme, et le plus souvent le plus lâche et efféminé de la nation » (p. 26, l. 77-79). L'image du « grand colosse à qui on a dérobé la base » (p. 35, l. 242) va aussi dans ce sens. Elle permet d'opposer l'apparence éclatante du prince à sa faiblesse réelle. La force du tyran ne tient en effet qu'à celle que lui donnent les autres hommes. La Boétie ne nie toutefois pas son caractère vicieux, voire cruel (voir p. 49, l. 375-376), ce que l'anecdote concernant Sylla (voir p. 56-57) peut par exemple conforter. Puisque le tyran ne peut avoir confiance en personne – jusqu'à employer des mercenaires (voir p. 63) –, il reste totalement étranger à la valeur fondamentale de l'amitié. Il recourt ainsi à la « ruse » (p. 65, l. 707), à l'image de Cyrus (voir explication linéaire 3, p. 78-80) : il est si facile de faire mordre le poisson à l'hameçon ! (voir p. 66, l. 730-731). Les banquets et les symboles sont d'autres formes de manipulation. Le tyran ne s'impose donc pas essentiellement par la force, mais parce que les autres hommes le laissent agir et ne luttent pas pour empêcher de « les faire mieux avachir » (p. 63, l. 678).

❸ **Écriture d'appropriation** Imaginez un dialogue entre La Boétie et un citoyen du XVI^e siècle qui défend la soumission au pouvoir. Rédigez un échange d'arguments en quelques lignes.

On veillera à ce que les élèves respectent les règles de présentation typographique d'un dialogue. Les arguments tenus par La Boétie doivent être cohérents avec les idées exprimées dans son *Discours*. Ils pourront être repris dans les éléments de réponse aux deux questions précédentes, augmentés de références aux pages 44 et 45. L'interlocuteur de La Boétie peut être l'incarnation du « menu et grossier peuple » (p. 74, l. 918), aveuglé par les manipulations du tyran.

L'éloge d'une liberté naturelle et fraternelle

❹ En quoi La Boétie rend-il hommage à la Nature ?

La Boétie vante les dispositions naturelles de l'homme. Il pose d'emblée que « si nous vivions avec les droits que la Nature nous a donnés [...] nous serions naturellement obéissants aux parents, sujets à la raison, et serfs de personne » (p. 44, l. 253-257). La « liberté est naturelle » (p. 46, l. 305) et il faut « la défendre » (p. 46, l. 307), ce que La Boétie met en lumière en utilisant l'exemple des animaux (voir p. 46).

Un autre élément fondamental est que la Nature « nous a tous faits de même forme » (p. 44, l. 272), ce qui est le point de départ d'une fraternité et de la liberté (voir p. 45). Dans les premières lignes du *Discours*, La Boétie a déjà mis en valeur « les communs devoirs de l'amitié » (p. 25, l. 54-55), en lien avec « notre nature » et la vertu. L'admiration et la part de sacrifice auquel on peut consentir pour les autres relèvent dès lors de la raison (voir p. 25, l. 55-59).

La Boétie concède toutefois que « [l]es semences de bien que la Nature met en nous sont si menues et instables qu'elles ne peuvent endurer le moindre heurt de la nourriture contraire » (p. 52, l. 443-445) : il met en cause la coutume, les mauvaises habitudes que prennent les hommes et qui leur font considérer la servitude comme naturelle.

5 Pourquoi l'amitié est-elle un lien si important ?

La mention de l'amitié est faite dès les premières lignes du *Discours*, preuve de l'importance que La Boétie accorde à cette forme de lien entre les hommes, d'autant qu'il signale que cela « occup[e] une bonne partie du cours de notre vie » (p. 25, l. 55). La « fraternelle affection » (p. 45, l. 283) conduit les hommes à former une communauté soudée et au sein de laquelle nous sommes « tous naturellement libres, puisque nous sommes tous compagnons » (p. 45, l. 297-298). Ainsi, l'amitié est le fondement même de la liberté, ce dont est privé le tyran : « il est déjà au-delà des bornes de l'amitié, qui a son vrai gibier en l'égalité » (p. 90, l. 1131-1132). À défaut de « s'entr'aimer » (p. 90, l. 1135), on ne peut que « s'entre-crai[ndre] » (l. 1135). Le tyran en est d'ailleurs exemplaire car il doit « se méfier de tous » (p. 63, l. 689), tandis qu'« entre gens de bien » (p. 90, l. 1118), l'amitié se nourrit d'« intégrité » (l. 1121) et fonde une « compagnie » (l. 1125-1126). Elle concorde donc avec l'égalité et la liberté, mais nullement avec le pouvoir du tyran.

6 Culture générale Au XVI^e siècle, des écrivains engagent la réflexion politique et sociale sous la forme de l'utopie. Cherchez les caractéristiques de ce genre, ainsi que des exemples.

Le mot « utopie » est formé à partir du grec *topos*, qui signifie « lieu », et du préfixe privatif *ou*. L'utopie désigne ainsi un « non-lieu », un lieu qui n'existe pas, imaginaire, et dans lequel vit une société idéale.

Le mot est apparu comme titre d'un ouvrage de l'humaniste anglais Thomas More, rédigé en latin et publié en 1516. L'auteur nomme ainsi une île fictive, où règnent l'ordre, la tolérance religieuse et le partage des biens. Les habitants de l'île, les Utopiens, vivent en communauté et ignorent en effet la propriété privée. Le titre complet, *La meilleure forme de communauté politique et la nouvelle île d'Utopie*, souligne la dimension de traité politique du texte. Il est essentiellement construit sur un dialogue, s'inscrivant en cela dans une filiation philosophique. Il

est également inspiré par les récits de voyage alors en vogue. Alors que l'Angleterre vit une époque de troubles, More invente un gouvernement idéal, propre à faire régner la concorde : en filigrane, cette évocation idyllique permet une critique du fonctionnement de la société par l'intermédiaire de la réflexion sur des systèmes sociaux meilleurs, ce qui fonde un des intérêts de ce type de texte.

Le succès est immédiat et donne naissance à un genre littéraire, ou du moins à une tradition. Rabelais fait ainsi allusion à l'*Utopie* dans *Pantagruel*, publié en 1532. Il invente, à la fin de *Gargantua*, publié en 1534, sa propre société idéale, l'abbaye de Thélème, sur laquelle règne la maxime « fais ce que voudras ». On trouve des descriptions de sociétés idéales dans le *Télémaque* (1699) de Fénelon, *Candide* (1761) de Voltaire, sous la forme de l'*Arcadie* de Bernardin de Saint-Pierre dans *Paul et Virginie* (1787) ou encore le *Supplément au voyage de Bougainville* (1796) de Diderot.

La projection idéaliste peut toutefois devenir cauchemar et donne lieu aux dystopies. C'est ainsi que l'île W, imaginée par Georges Perec (1936-1982) dans son récit *W ou le souvenir d'enfance*, publié en 1975, s'avère obéir à des principes totalitaires.

Un discours aux résonances fortes

7 Quels procédés d'écriture donnent une force particulière à ce texte ?

Le *Discours de la servitude volontaire* emprunte aux procédés rhétoriques, non seulement en ce qui concerne l'organisation du discours (exorde, développement et péroraison – voir « Rappelez-vous ! », p. 95 ; fiche 1 « Structure de l'œuvre », p. 104-107 ; fiche 3 « Un discours entre rhétorique et philosophie », p. 110-111), mais dans la mise en œuvre du langage elle-même.

On peut ainsi relever des procédés d'adresse qui ouvrent des morceaux de bravoure, comme celui qui débute par « Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres en votre mal et aveugles à votre bien ! » (p. 32, l. 201-202). Les interpellations de Longa (p. 47, l. 345-346 ; p. 69, l. 801) sont bien moins emphatiques en comparaison, en dépit du « ô » vocatif. Étienne de La Boétie s'inclut dans son discours par l'intermédiaire de la première personne du singulier, et évoque même ses vers (voir p. 47-48, l. 342-348), ce qui le signale comme écrivain. Les questions rhétoriques ponctuent souvent les paragraphes, parfois de manière vive comme pour le passage qui débute par « Mais ô bon Dieu, que peut être cela ? » (p. 26, l. 69).

Pour soutenir sa démonstration, La Boétie balise son *Discours* et les étapes de son raisonnement. Outre les connecteurs logiques fréquents, il annonce ses arguments en les ordonnant, par exemple : « Premièrement, il est, je crois, hors de doute que si nous vivions avec les droits que la Nature nous a donnés... »

(p. 44, l. 253-254). Le présentatif « voilà » est régulièrement employé, non seulement comme procédé d'actualisation : « Voilà ses archers, voilà ses gardes, voilà ses hallebardiers » (p. 85, l. 991-992), mais aussi pour marquer la cohérence du raisonnement : « Voilà pourquoi la plupart des tyrans anciens étaient communément tués par leurs plus favoris » (p. 89, l. 1109-1110).

Il recourt aux procédés d'accumulation (voir p. 24, l. 31-37) et d'amplification (voir p. 26-27, l. 85-98) propres à l'emphase oratoire. Les images (celle de la branche, p. 31, celle de la maladie aux pages 35, 62 à travers la figure d'Hippocrate et 84) contribuent à rendre le propos concret. Si La Boétie souligne parfois sa tendance à la digression (voir notamment « Mais pour revenir à notre propos, duquel je m'étais quasi perdu », p. 61, l. 647-648), son écriture est maîtrisée et contribue à la force de sa persuasion (voir « Rappelez-vous ! », p. 37, et explication linéaire 1, p. 38-40).

8 En quoi ce discours conserve-t-il toute son actualité aujourd'hui ?

L'histoire de la publication du *Discours de la servitude volontaire* montre des appropriations et des lectures diverses. Ainsi, la première publication – partielle – par les protestants en 1574, suivie d'une nouvelle édition, en 1576, sous le titre resté célèbre du *Contr'Un*, souligne la dimension militante et monarchomane (opposée à la monarchie absolue), alors que La Boétie s'est toujours comporté en homme dévoué. On suppose que, quelques siècles plus tard, le texte a inspiré Marat pour la rédaction de son ouvrage *Les Chaînes de l'esclavage* (1774). Puis il a été redécouvert, notamment au XIX^e siècle par Lamennais. Il est souvent brandi par différents mouvements émancipateurs qui y lisent les prémices d'un appel à la « désobéissance civile » : sa réception est ainsi une preuve de sa richesse de lecture.

Il est souvent expliqué que le *Discours de la servitude volontaire* est né dans le contexte de la répression qui suivit, en 1548, la révolte des communes de Guyenne contre la gabelle, ce qui réduit la portée du texte, probablement rédigé en plusieurs temps. La réflexion menée par Étienne de La Boétie s'avère en effet plus ouverte sur la question de la liberté, bien naturel à « défendre » et « entretenir ». Réfléchir aux raisons qui poussent les hommes à se soumettre au pouvoir, à se laisser aveugler et affaiblir, demeure une question fondamentale avec une portée universelle.

Notre époque contemporaine, sur les plans politiques à diverses échelles, mais aussi sociaux (on peut penser aux questions générées par l'irruption de l'intelligence artificielle dans les vies humaines à titre individuel et collectif), semble toujours concernée par cette réflexion sur la servitude volontaire. La résonance du *Discours* est ainsi très forte et propre à susciter l'intérêt des élèves.

9 **Écriture d'appropriation** La Boétie s'indigne de la servitude volontaire et interpelle les hommes avec force. Dans son manifeste *Indignez-vous!*, publié en 2010, Stéphane Hessel écrit : « La pire des attitudes est l'indifférence, dire "je n'y peux rien, je me débrouille". En vous comportant ainsi, vous perdez l'une des composantes essentielles qui font l'humain. Une des composantes indispensables : la faculté d'indignation et l'engagement qui en est la conséquence. » Choisissez un sujet d'indignation et rédigez deux pages à la manière de La Boétie.

On veillera à ce que les élèves ne choisissent pas un angle d'indignation qui relève de la provocation, ce qui nécessite sans doute une mise au point préalable sur l'importance d'une réflexion orientée vers le bien commun et non vers des enjeux communautaristes ou sujets à polémique sensibles.

Les termes « indifférence », « engagement », et l'expression « faire l'humain » supposent ainsi un travail de définition préalable, propre à délimiter le choix du sujet d'indignation.

Les procédés d'écriture étudiés notamment dans la question 7 doivent être réinvestis par les élèves pour répondre à ce sujet d'écriture.

DU TEXTE À L'IMAGE

Comment la force du prince est-elle suggérée ?

La gravure représente le haut du corps d'un prince, armé d'une épée et d'un sceptre, et qui surmonte de manière disproportionnée une ville et la campagne alentour. La grandeur du prince renvoie à sa domination, ce que confirment les attributs de la force et du pouvoir qu'il tient entre ses mains. Il occupe quasiment tout l'espace du ciel, preuve de son omnipotence, avec une équivalence divine.

Mais lorsqu'on regarde attentivement son corps, on se rend compte que les mailles de son armure sont en fait constituées par des hommes réunis et qui regardent dans sa direction, comme en signe de leur allégeance. On comprend ainsi que le pouvoir du prince procède de la foule qui se tourne vers lui et qui semble le constituer à proprement parler.

Si cette gravure a été réalisée pour le *Léviathan* de Hobbes, œuvre publiée en 1651, on perçoit que le regard posé sur les hommes et la manière dont ils contribuent à donner « forme et puissance » (selon le titre complet de l'ouvrage du philosophe anglais) à l'État représenté par le souverain, est comparable à celui que La Boétie offre dans son *Discours de la servitude volontaire*. La toute puissance du tyran ne provient que de l'obéissance et de la fascination du peuple comme ensemble volontairement soumis.



Faire le tour
de l'œuvre

BAC

Dissertation p. 122-123

Sujet guidé

Sujet 2

Dans quelle mesure l'état de servitude volontaire constitue-t-il un étonnement ?

Vous réfléchirez à cette question à la lumière du texte de La Boétie, des extraits du groupement associé et de vos lectures personnelles.

① Identifier les mots-clés du sujet

► « Servitude volontaire » : cet oxymore est au cœur du titre du *Discours* de La Boétie. Il désigne un état paradoxal dans la mesure où la servitude est en théorie imposée, subie et non désirée.

► « Étonnement » : le terme marque la surprise face à cet état de soumission servile, innommable et contre-nature.

► « Dans quelle mesure » : la formulation implique d'introduire des nuances dans la réflexion et l'élaboration du plan.

② Rédiger l'introduction

► Amorce

« [J]e voudrais seulement comprendre comment il se peut que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelques fois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'ils lui donnent ». Dans les premières lignes de son *Discours de la servitude volontaire*, Étienne de la Boétie exprime sa surprise face à une forme de soumission aveugle et consentie au pouvoir. En effet, la servitude est en théorie imposée, subie ; la qualifier de « volontaire » semble donc oxymorique. Pourtant, à en croire La Boétie, le phénomène est largement répandu. Ainsi, dans quelle mesure faut-il s'étonner de l'état de servitude volontaire ?

► Problématique

Doit-on vraiment s'en montrer stupéfait lorsque l'on considère la difficulté à exercer véritablement sa liberté ? Les hommes ne se laissent-ils pas facilement manipuler alors qu'ils devraient faire preuve de raison et de vertu ? Mais combien sont en capacité et déterminés à manifester vraiment ces qualités ? Dès lors, nous nous demanderons si l'état de servitude volontaire est vraiment si surprenant lorsque l'on considère la nature humaine.

► Annonce du plan

Après avoir montré que la servitude volontaire ne peut que susciter un étonnement fondamental, nous verrons que la faiblesse de la nature humaine peut contribuer à expliquer cet état. Enfin, nous envisagerons la nécessité de la raison et de la vertu pour contrebalancer cette tendance et faire valoir la liberté.

③ Rédiger le développement à partir du plan détaillé

I. Certes, l'état de servitude volontaire ne peut que susciter un étonnement fondamental.

La liberté est un bien naturel, mais l'homme semble ne pas le savoir, ou l'oublier facilement. Étienne de La Boétie place au cœur de son *Discours* une comparaison avec les bêtes pour montrer que ces dernières n'acceptent pas ce contre quoi les hommes ne résistent pas toujours : « Les bêtes, que Dieu me vienne en aide, si les hommes ne font pas trop les sourds, leur crient : "vive la liberté !" » (p. 46, l. 313-315). Il s'agit donc d'une dénaturaison, parce que « la nature de l'homme est bien d'être franc et de vouloir l'être » (p. 58, l. 567-568), ce que tend également à prouver l'hypothèse de « quelques gens tout neufs » (p. 49, l. 388), qui refuseraient spontanément « d'obéir à un homme » (p. 49, l. 394).

La servitude volontaire ne peut donc s'expliquer que par une « mal-encontre » (p. 48, l. 353-354). La récurrence de la forme interrogative sous la plume de La Boétie traduit son questionnement face à cette situation contre-nature.

La Boétie précise d'emblée qu'il ne vise pas un régime politique particulier : « je ne veux pas pour cette heure débattre cette question tant controversée, de savoir si les autres façons de république sont meilleures que la monarchie » (p. 24, l. 21-23). La lecture proposée par les protestants, en publiant le texte sous le titre *Le Contr'Un*, était de fait orientée. La figure du « tyran » évoquée dans le *Discours de la servitude volontaire* désigne un souverain dans un sens large, à l'instar du *Prince* de Machiavel (1513). Ainsi, le constat et la réflexion prennent une dimension atemporelle et universelle. C'est le rapport au pouvoir qui est en cause, ce que le « vénérable vieillard » des *Lettres persanes* de Montesquieu déplore car, de libres, les Troglodytes deviennent à ses yeux « assujettis » (p. 145, l. 15) en se choisissant un roi.

L'état de servitude volontaire semble caractérisé par son amplitude, ce qui peut alimenter une stupéfaction particulière, traduite par des effets d'amplification dans le texte de La Boétie. En effet, c'est la disproportion entre « un million d'hommes » (p. 24, l. 39 et p. 27, l. 92) et « un seul » (p. 27, l. 92-93) qui constitue « une chose bien surprenante » (p. 24, l. 37-38). La disproportion du nombre est renforcée par le déséquilibre des forces en présence. Ainsi, « un nombre infini de personnes » (p. 26, l. 71-72) est confronté non pas à « un Hercule » ou « un Samson », mais à « un seul petit homme, et le plus souvent le plus lâche et le plus efféminé de la nation » (p. 26, l. 78-79). Face à cette situation parfaitement incompréhensible, il est même difficile de trouver les mots pour désigner ce « que la langue refuse de nommer » (p. 27, l. 104-105). L'innommable est la preuve que cette configuration dépasse *a priori* l'entendement.

II. Toutefois, lorsque l'on considère la faiblesse de la nature humaine, l'état de servitude peut paraître moins surprenant.

Alors que la liberté est « un bien si grand et si plaisant » (p. 32, l. 194), La Boétie accuse la « nourriture » : en effet, « la première raison de la servitude, c'est la coutume » (p. 58, l. 573-574). L'exemple des chiens de Lycurgue le manifeste (voir p. 53-54). C'est aussi l'éducation que Simone de Beauvoir met en cause dans « Le Deuxième Sexe » (voir p. 156-157) lorsqu'elle se penche sur la condition de la femme. Alors que « nous ne sommes pas nés seulement en possession de notre franchise, mais aussi avec l'affection de la défendre » (p. 46, l. 306-307), La Boétie encourage les hommes à faire preuve de raison, à interroger leur « conscience » (p. 62, l. 658) à l'image d'Hippocrate (voir page 62). Il ne faut pas laisser cette maladie de la servitude volontaire devenir « mortelle » (p. 35, l. 248). Outre l'habitude, le peuple peut être amené à oublier la liberté parce que le tyran sait déployer des ruses pour « abêtir » (p. 65, l. 707) ses sujets : « [!]es théâtres, les

jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux, et autres telles pharmacies » (p. 66, l. 736-738), mais aussi les banquets, sont des « appâts de la servitude » (p. 66, l. 739). De plus, la « crédulité » (p. 70, l. 814) des hommes est facilement exploitée. Les pouvoirs thaumaturgiques, la force des symboles jouent de la faiblesse d'esprit des hommes, rendus « lâches et efféminés » (p. 62, l. 651), incapables de faire preuve de « vaillance ». Dans son roman *2084. La Fin du monde*, Boualem Sansal montre comment le *Gkabal* « avait diffusé son hypnose dans le corps et l'âme profonde du peuple » (p. 159, l. 32-33).

Mais les hommes trouvent par ailleurs une satisfaction à exercer du pouvoir et « être sous le grand tyran des tyranneaux eux-mêmes » (p. 84, l. 973). Une structure pyramidale se met ainsi en place (voir aussi l'image de la corde p. 83), qui contribue à l'état généralisé de servitude. La Boétie condamne cette attirance pour les faveurs, qu'il juge comme un aveuglement et une inconséquence. L'image de la flamme et la comparaison avec le papillon (voir p. 91-92) vont dans ce sens. Les hommes ne sont alors que des « misérables » (p. 91, l. 1151). Cyrano de Bergerac, lui, refuse de devenir un « lierre parasite » (p. 153, l. 50) car rien ne peut être aussi précieux que la liberté et l'indépendance.

III. Il s'agit, dès lors, de faire preuve de raison et de vertu.

En contrepoint de son étonnement, Étienne de La Boétie tente de montrer comment le tyran tire sa force du peuple même. Il emploie des métaphores comme celle de la branche et de la racine (voir p. 31) ou des références symboliques, comme celle du colosse (voir p. 35), pour faire comprendre sa fragilité effective. Il montre parallèlement que le tyran ne peut faire confiance à personne, et qu'il est incapable d'amitié. Il est donc en réalité bien seul. La Boétie encourage les hommes : « soyez résolus de ne plus servir et vous voilà libres » (p. 35, l. 239-240). Pour garantir la liberté, les hommes doivent se tourner vers leur raison, puisqu'« il y a en notre âme quelque naturelle semence de raison, laquelle étant entretenue par bon conseil et coutume fleurit en vertu » (p. 44, l. 265-267). Défendre sa « franchise » nécessite de la vaillance, mais l'homme ne doit pas accepter de mettre « son cou sous le joug » (p. 24, l. 40), même s'il doit, pour cela, mener un combat « avec les dents et les ongles » (p. 56, l. 519-520). De plus, l'homme doit croire en la valeur forte de l'amitié, qui fait exister l'égalité et la solidarité. Ainsi, la vertu est le fondement de la liberté.

Toutefois, La Boétie accorde un rôle plus particulier aux « mieux nés » (p. 58, l. 584), qu'il désigne aussi comme « les gens de bien » (p. 87, l. 1064), à l'image de la « noble nature » d'Hippocrate (p. 62, l. 663). Leur « vertu » et leur « intégrité » sont liées à leur condition, ce qui exclut donc le « gros populus » (p. 59, l. 592), incapable de faire preuve de son entendement et d'un « esprit clairvoyant »

(p. 59, l. 591-592). Le savoir s'avère nécessaire, raison pour laquelle les tyrans, à l'instar du Grand Turc (voir p. 59), peut vouloir empêcher toute diffusion de la connaissance et liberté de pensée. Dans cette perspective les écrivains ont un rôle plus particulier à jouer, ce que la mention des poètes de la Pléiade (voir p. 73) contribue à indiquer. Le rapport au langage est prépondérant dans l'affirmation de l'autonomie de pensée.

④ Conclure

► Retour au sujet, synthèse

Le constat initial formulé par Étienne de La Boétie est celui d'un étonnement qui peut ne pas être si surprenant : si la servitude volontaire existe, c'est que les hommes sont trop faibles pour affirmer leur liberté naturelle. Ils consentent à une dénaturaison parce qu'ils ne sont pas capables de solliciter leur raison, de faire preuve de leur entendement. De ce fait, ils nourrissent la puissance du tyran, qui n'est pas obligé d'exercer son pouvoir par la force. Une prise de conscience est ainsi nécessaire, sans doute plus facile pour les « mieux nés », mais au service du bien commun.

► Ouverture

Dans la fable *Le Loup et le Chien*, Jean de la Fontaine semble lui aussi condamner la soumission servile, même si elle est sans doute la garantie d'un plus grand confort. Mais la liberté a-t-elle un prix ?

Essai p. 132-135

Sujet

En quoi est-ce important pour notre liberté de « ne pas se laisser gouverner ainsi, ne pas accepter l'inacceptable » (l. 79-80 du texte de Frédéric Gros, p. 128) ?

Vous développerez de manière organisée votre réponse à cette question en prenant appui sur le *Discours de la servitude volontaire*, sur le texte de l'exercice de contraction de texte et sur ceux que vous avez étudiés cette année dans le cadre de l'objet d'étude « La littérature d'idées du XVI^e au XVIII^e siècle ». Vous pourrez aussi faire appel à vos lectures et à votre culture personnelle.

Introduction

La réflexion sur le meilleur des régimes politiques est habituelle dans les traités et les réflexions sur la souveraineté. La démocratie s'est progressivement imposée comme le mode de fonctionnement le plus respectueux des principes de liberté et d'égalité, et le respect de la loi est souvent prôné comme une nécessité absolue. Henry David Thoreau nous alerte pourtant sur la vigilance à exercer sous la forme d'une résistance englobée dans le concept de « désobéissance civile ». Dans un chapitre consacré à ce philosophe américain emblématique, Frédéric Gros soutient l'idée qu'il ne faut pas « se laisser gouverner ainsi, ne pas accepter l'inacceptable », et l'on peut se demander en quoi c'est important pour notre liberté.

En effet, un gouvernement peut ne pas prendre de décisions justes, respectueuses des valeurs humaines et du bien commun. Dès lors, chaque citoyen fait face à un « inacceptable » qu'il convient de « ne pas accepter ». Les conséquences sur la liberté sont particulièrement en jeu car les hommes peuvent se retrouver contraints, embrigadés, et il s'avère nécessaire de ne pas se livrer à une servitude volontaire, mais de conserver une autonomie véritable. Nous nous demanderons pourquoi cela est si fondamental.

Nous envisagerons d'abord qu'un gouvernement peut confisquer la liberté des individus qui s'y soumettent, avant de montrer que les hommes peuvent contribuer à ces mécanismes qui les rendent totalement passifs. En définitive, il s'agit donc de faire preuve d'indépendance de caractère afin de ne pas renoncer à sa liberté et « se laisser gouverner ».

Développement

La réflexion sur le meilleur des régimes politiques est habituelle dans les traités et les réflexions sur la souveraineté. La démocratie s'est progressivement imposée comme le mode de fonctionnement le plus respectueux des principes de liberté et d'égalité, et le respect de la loi est souvent prôné comme une nécessité absolue. Henry David Thoreau nous alerte pourtant sur la vigilance à exercer sous la forme d'une résistance englobée dans le concept de « désobéissance civile ». Dans un chapitre consacré à ce philosophe américain emblématique, Frédéric Gros soutient l'idée qu'il ne faut pas « se laisser gouverner ainsi, ne pas accepter l'inacceptable », et l'on peut se demander en quoi c'est important pour notre liberté.

En effet, un gouvernement peut ne pas prendre de décisions justes, respectueuses des valeurs humaines et du bien commun. Dès lors, chaque citoyen fait face à un « inacceptable » qu'il convient de « ne pas accepter ». Les conséquences sur la liberté sont particulièrement en jeu car les hommes peuvent se retrouver contraints, embrigadés, et il s'avère nécessaire de ne pas se livrer à une servitude volontaire, mais de conserver une autonomie véritable. Nous nous demanderons pourquoi cela est si fondamental.

Nous envisagerons d'abord qu'un gouvernement peut confisquer la liberté des individus qui s'y soumettent, avant de montrer que les hommes peuvent contribuer à ces mécanismes qui les rendent totalement passifs. En définitive, il s'agit donc de faire preuve d'indépendance de caractère afin de ne pas renoncer à sa liberté et « se laisser gouverner ».

I. Le gouvernement auquel on se soumet peut confisquer notre liberté.

a. Les auteurs exposent souvent dans leurs textes, de manière plus ou moins directe, les risques et les méfaits de la domination. Quel en est l'intérêt ?

Dans sa réflexion sur le *Contrat social*, Jean-Jacques Rousseau conteste, à la suite de Grotius, que « tout pouvoir humain soit établi en faveur de ceux qui sont gouvernés » (p. 147, l. 23-24). L'esclavage est pris en exemple. Le chef n'est pas forcément mû par l'amour qui guide un père par rapport à ses enfants. Étienne de La Boétie insiste sur « les pilleries, les paillardises, les cruautés » (p. 26, l. 75) que le peuple doit subir. En effet, les hommes sont privés de tous les biens par le tyran (voir p. 32-33). Cette dépossession est matérielle mais aussi morale, puisque le « bien si grand et si plaisant » (p. 32, l. 194) qu'est la liberté est lui aussi retiré. Le tyran est ainsi un « mangepeuples » (p. 93, l. 1198), quand bien même il peut réussir, comme Néron, à se faire regretter (voir p. 67-69). Les promesses et les « prodigalités » (p. 68, l. 785) enivrent les hommes. Romeu, dans la pièce de Tiago Rodrigues intitulée *Catarina et la beauté de tuer des fascistes*, clame son amour de la liberté mais au mépris des « minorités en tout genre »

(p. 161, l. 41), ce qui ouvre un horizon fasciste. Ainsi, sous des apparences humanistes, le projet politique semble menaçant car liberticide.

b. Les tyrans sont souvent experts dans l'art de manipuler les hommes. Comment peut-on le justifier ?

Les tyrans confient un peu de pouvoir à des hommes qui deviennent alors des « tyranneaux » (p. 84, l. 973) : des « millions [d'hommes] se tiennent au tyran par cette corde » (p. 83, l. 953-954). Les tyrans exploitent plus largement la faiblesse de l'esprit humain : ils déploient des ruses pour « abêtir » (p. 65, l. 707) leurs sujets : « [[J]es théâtres, les jeux, les farces, les spectacles, les gladiateurs, les bêtes étranges, les médailles, les tableaux, et autres telles pharmacies » (p. 66, l. 736-738), mais aussi les banquets, sont des « appâts de la servitude » (p. 66, l. 739). De plus, la « crédulité » (p. 70, l. 814) des hommes est facilement exploitée. Les pouvoirs thaumaturgiques, la force des symboles jouent de la fascination des hommes, rendus « lâches et efféminés » (p. 62, l. 651), incapables de faire preuve de « vaillance ». Dans son roman *2084. La Fin du monde*, Boualem Sansal montre comment le *Gkabal* « avait diffusé son hypnose dans le corps et l'âme profonde du peuple » (p. 159, l. 32-33). L'emprise de la religion mène à une parfaite servitude.

II. Toutefois les hommes peuvent être responsables de leur état de servitude.

a. Il est courant d'observer que les hommes se laissent fasciner et corrompre. Dans quelle mesure est-ce une facilité ?

Les hommes ne font pas forcément preuve de raison, ils n'exercent pas leur entendement. Il est donc facile de les subjuguier, comme le déplore Montaigne dans son chapitre « Sur l'art de la conversation » lorsqu'il observe « une assistance qui tremble de déférence et de respect » (p. 141, l. 45). De plus, les hommes se laissent flatter par des faveurs qu'ils confondent avec l'exercice véritable de leur liberté – contrairement aux Spartiates évoqués par La Boétie (voir p. 54-56). C'est ce que le Loup comprend en découvrant le cou du Chien : « son embonpoint » (p. 142, v. 12) exige une contrepartie qui correspond au sacrifice de sa liberté. Ainsi, le confort, les biens auxquels les « favoris » évoqués par La Boétie ont accès les corrompent et contribuent à faire régner un état de servitude généralisée, par facilité.

b. Le fonctionnement social peut être mis en cause lorsqu'on considère le poids de l'éducation. En quoi cela peut-il contribuer à rendre les hommes passifs ?

Dans le *Discours de la servitude volontaire*, Étienne de La Boétie montre que la « coutume » rend naturel un état que même les bêtes ne supportent pas.

L'habitude est à remettre profondément en cause, d'autant que «naturellement [l'homme] tient le pli que la nourriture lui donne» (p. 58, l. 569). Ce façonnage de la «nourriture» (p. 52, l. 442) est aussi critiqué par Simone de Beauvoir lorsqu'elle se penche sur la condition de la femme dans *Le Deuxième Sexe*: «toute son éducation conspire à lui barrer les chemins de la révolte et de l'aventure» (p. 156, l. 5-6). Dans le roman de Sansal, l'emprise du *Gkabal* est plus spécifiquement relayée par l'école (voir p. 159). La passivité des hommes est donc entretenue par la société, ses usages, ses mœurs et sa culture.

III. Dès lors, ainsi que le formule Montaigne, il est important de considérer que «raison n'est pas instruite à se courber et à fléchir».

a. L'affirmation de soi et de son indépendance est fondamentale pour ne pas «accepter l'inacceptable». Quelles formes l'autonomie peut-elle prendre ?

L'affirmation de notre indépendance d'esprit ne doit pas relever simplement de l'*opinion*, mais doit s'accompagner d'actions concrètes, ainsi que nous y encourage Thoreau dans *La Désobéissance civile* (voir p. 149, l. 17-18). Ne rien faire confine à une forme d'endormissement, au sens propre comme figuré (voir p. 150, l. 24). Trouver «un seul homme vertueux» (p. 150, l. 33) est dès lors un défi, mais nécessaire. En effet, «qu'il y ait quelque part certains hommes d'une valeur absolue» (p. 149, l. 14-15) peut agir «comme un levain dans toute la masse» (p. 149, l. 16). Si Cyrano de Bergerac, par la répétition de son «non, merci!», manifeste cette détermination, il agit cependant avant tout pour lui seul, ce qui s'apparente davantage à une forme d'objection de conscience. Le personnage d'Edmond Rostand refuse pour lui-même des compromissions qui l'asservissent.

b. L'exercice du jugement semble prépondérant pour ne pas abdiquer notre volonté et faire véritablement preuve de notre liberté.

Pour conserver une force de jugement autonome, il est important de faire preuve de notre entendement. La raison est, d'après La Boétie, si naturelle que nous devrions être «sujets à la raison, et serfs de personne» (p. 44, l. 256-257). La connaissance est primordiale et dessine une élite qui, «ayant la tête d'eux-mêmes bien faite, l'ont encore polie par l'étude et le savoir» (p. 59, l. 596-597). On reconnaît ici les lettrés humanistes: ils «se remémorent encore les choses passées pour juger de celles du temps à venir» (p. 59, l. 594-595). Pour Montaigne également, l'«intelligence» (p. 140, l. 14) est indispensable afin de ne pas céder aux sirènes de l'asservissement. Simone Weil y ajoute un élément: c'est la liaison entre la pensée personnelle et l'action (voir p. 154, l. 4-5) qui signe la véritable liberté, et s'oppose à la servitude, car chacun est alors «l'auteur direct

de sa propre existence» (p. 155, l. 40). Seule la mise en jeu de notre réflexion signe donc véritablement notre humanité.

Face aux gouvernements qui menacent notre liberté, il s'agit de ne pas laisser agir des méthodes contestables ni prendre des décisions contraires à la dignité humaine. Mais la passivité des hommes renforce souvent la domination, que l'éducation peut d'ailleurs contribuer à instaurer. Dès lors, la force de caractère des individus, relayée par un exercice effectif de la pensée et du jugement, semble nécessaire pour garantir l'autonomie et ne pas «se laisser gouverner ainsi». Cette affirmation d'indépendance peut servir la communauté dans son ensemble.

C'est le rôle déterminant de certains grands hommes comme Gandhi, éminente personnalité indienne. Il a œuvré en faveur de l'indépendance de son pays vis-à-vis de la domination britannique en prônant la résistance non violente, mais en appelant le peuple à ne pas «accepter l'inacceptable». Il a ainsi pu déclarer: «Ce ne sont pas tant les fusils britanniques qui sont responsables de notre sujétion que notre coopération volontaire.»

Conclusion

Face aux gouvernements qui menacent notre liberté, il s'agit de ne pas laisser agir des méthodes contestables ni prendre des décisions contraires à la dignité humaine. Mais la passivité des hommes renforce souvent la domination, que l'éducation peut d'ailleurs contribuer à instaurer. Dès lors, la force de caractère des individus, relayée par un exercice effectif de la pensée et du jugement, semble nécessaire pour garantir l'autonomie et ne pas «se laisser gouverner ainsi». Cette affirmation d'indépendance peut servir la communauté dans son ensemble.

C'est le rôle déterminant de certains grands hommes comme Gandhi, éminente personnalité indienne. Il a œuvré en faveur de l'indépendance de son pays vis-à-vis de la domination britannique en prônant la résistance non violente, mais en appelant le peuple à ne pas accepter l'inacceptable. Il a ainsi pu déclarer: «Ce ne sont pas tant les fusils britanniques qui sont responsables de notre sujétion que notre coopération volontaire.»



Étudier le parcours

Questions sur les textes p. 162

TEXTES 1 À 10

❶ À quel genre littéraire appartient chacun de ces extraits ?

Le texte de Michel de Montaigne (**texte 1**) est, selon son titre, un passage d'essai, c'est-à-dire une forme d'écrit personnel avec une dimension démonstrative, qui repose sur une écriture souple. Si Montaigne semble être le premier à avoir employé ce terme, il s'agit d'un genre en pleine expansion.

Le **texte 2** est une fable de Jean de La Fontaine. Le texte appartient ainsi au genre poétique, mais aussi à l'apologue, qui est un récit allégorique avec une dimension morale.

Le **texte 3**, extrait des *Lettres persanes* de Montesquieu, est un passage de roman épistolaire, qui contient le début d'un apologue au cœur duquel on trouve les Troglodytes.

Le **texte 4** est le début du *Contrat social* de Jean-Jacques Rousseau, qui est un traité de philosophie politique.

Le **texte 5** est un extrait d'un essai (initialement tenu sous forme de discours) rédigé par Thoreau au sujet de la « désobéissance civile ».

Le **texte 6** est une tirade en vers de Cyrano de Bergerac, personnage éponyme de la pièce de théâtre écrite par Edmond Rostand.

Le **texte 7** est un extrait d'un essai rédigé par Simone Weil. Il a pour titre *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*.

Le **texte 8** est également un extrait d'un essai consacré par Simone de Beauvoir à la condition de la femme sous le titre *Le Deuxième Sexe*.

Le **texte 9** est un extrait de roman écrit par Boualem Sansal.

Le **texte 10** est une tirade en prose extraite de la pièce de théâtre *Catarina et la beauté de tuer des fascistes*, rédigée par Tiago Rodrigues.

Un ensemble (textes 1, 4, 5, 7 et 8) appartient donc plus directement à ce que l'on désigne par « littérature d'idées ». Ce sont des textes qui sont aussi étudiés en philosophie. Les autres extraits (2, 3, 6, 9 et 10) mettent en jeu une argumentation sous une forme indirecte, par les voies des genres littéraires canoniques (poésie, théâtre et roman).

❷ Quels extraits permettent un peu plus particulièrement de mettre en avant l'importance du jugement ?

Montaigne (texte 1) s'attache à l'influence de l'« apparat » et du « prestige » (p. 140, l. 6) sur notre manière de considérer les autres hommes, et notamment les puissants : l'aura agit comme une illusion. Montaigne utilise une image saisissante, jouant sur les sens propre et figuré : « raison n'est pas instruite à se courber et à fléchir, ce sont mes genoux. » (p. 140, l. 14-15). Les marques de respect qui sont dues ne doivent pas engendrer la défaite de l'« intelligence » (p. 140, l. 14). Le jugement du Loup est implicitement convoqué lorsqu'il découvre la marque imprimée sur le cou du Chien, mais ce sont avant tout des détails physiques qui ressortent dans la fable de La Fontaine (texte 2). On retrouve une lecture comparable dans le passage de l'essai de Thoreau (texte 5). L'indépendance d'esprit rejoint aussi davantage des actions concrètes dans la tirade de Cyrano de Bergerac (texte 6), même si la proclamation de son « Non, merci ! » suppose de ne pas être dupe du jeu social. En revanche, toute la réflexion de Simone Weil (texte 7) articule le « rapport entre la pensée et l'action » (p. 154, l. 4-5). Elle proclame ainsi : « les actions arbitraires ne procèdent d'aucun jugement, et ne peuvent à proprement parler être appelées libres » (p. 154, l. 14-16). Simone de Beauvoir (texte 8) laisse entrevoir l'importance de la réflexion pour démasquer les « mensonges » qui invitent la femme « à suivre la pente de la facilité » (p. 156, l. 12). La remise en cause de l'éducation et de son influence nécessite une autonomie de jugement et une prise de distance. C'est ce que semble manifester Toz dans l'extrait de *2084. La Fin du monde*. La discussion menée avec Ati au sujet du *Gkabul* traduit une analyse des mécanismes de soumission en jeu. Le verbe « désenvoûter » (p. 159, l. 34) employé à la fin du passage insiste sur la manière dont « le corps et l'âme » sont à proprement parler « hypnotis[és] » (p. 159, l. 32-33). La tirade de Romeu dans la pièce de Tiago Rodrigues (texte

10) n'évoque pas à proprement parler le jugement, mais sollicite tout de même fortement celui du spectateur pour faire la part des choses face à ce discours aux apparences anodines – et *a fortiori* lorsqu'on sait qu'un mouvement est impulsé afin d'inciter le public à quitter la salle.

③ À quel extrait êtes-vous le plus sensible et pour quelles raisons ?

L'élève peut justifier son choix à partir des éléments d'intrigue, mais aussi de genre propre à chaque extrait. Ainsi, l'argumentation plus directe dans la littérature d'idées peut plaire davantage à certains. L'angle selon lequel la question de la liberté est abordé peut susciter un intérêt plus ou moins fort. Dans tous les cas, une justification soutenue par des relevés précis est nécessaire.

TEXTES 1, 2, 9

④ Quelle forme d'asservissement est en jeu dans les textes de Michel de Montaigne, Jean de La Fontaine et Boualem Sansal ?

Dans ces trois textes, l'asservissement prend une forme essentiellement morale. C'est la conduite qui est orientée, voire dictée. Montaigne explique que la « déférence » (p. 140, l. 13) due par exemple aux rois ne doit pas faire abdiquer la raison. La puissance entraîne souvent un aveuglement sur les qualités effectives de celui qui la détient. La Fontaine, à travers le Chien, évoque également une forme d'asservissement moral, symbolisé par le « collier » (p. 143, v. 34). Ainsi, le fait d'être « attaché » (p. 143, v. 34) ne renvoie pas uniquement à un lien concret, mais aussi, de manière symbolique, à un assujettissement à ceux dont on dépend pour subvenir à ses besoins. Si le Chien minimise ce qu'il doit faire en échange de menus privilèges, il esquisse à mi-mot une condition parfaitement servile. Boualem Sansal concentre la soumission sous un angle religieux. En effet, pour lui, « [l]a religion, c'est vraiment le remède qui tue » (p. 158, l. 8). La mainmise sur toutes les sphères de la pensée humaine « jusqu'à la négation de soi » (p. 158, l. 4-5) éclaire des mécanismes d'obéissance qui relèvent de la tyrannie. On peut toutefois remarquer que, si la pensée est essentiellement en jeu, le corps est lui aussi toujours engagé à sa suite.

TEXTES 7 ET 10

⑤ Quelle définition de la liberté pouvez-vous proposer à partir du début des textes de Simone Weil et de Tiago Rodrigues ?

Simone Weil débute son texte par une approche de la liberté qui correspond à la licence, c'est-à-dire au fait de n'obéir à aucune contrainte. Elle rejette ainsi une liberté qui se définirait par « un rapport entre le désir et la satisfaction » (p. 154, l. 3-4) pour la définir comme un lien entre pensée et action : « sera tout à fait libre l'homme dont toutes les actions procéderaient d'un jugement préalable

concernant la fin qu'il se propose et l'enchaînement des moyens propres à amener cette fin. » (p. 154, l. 5-8). L'oppression naît donc d'une disjonction entre les deux. Romeu quant à lui évoque une liste de configurations qui recoupent des libertés perçues comme fondamentales : liberté de mouvement, d'expression, liberté de pensée y compris sous la forme de la croyance. Tout en convoquant des images liées aux aspirations aux grands espaces (« les montagnes » p. 160, l. 3, par exemple), il insinue des éléments qui préparent le tournant de ses revendications comme la « sécurité » (p. 160, l. 2) mais aussi une perception très patriotique sinon nationaliste : « croire en notre pays, en notre culture, en notre Dieu et en notre Histoire » (p. 160, l. 7-9). On voit avec ces deux extraits que la liberté est un concept dont la définition peut être assez large, mais qui rejoint foncièrement l'indépendance et l'autonomie sous la forme de droits essentiels.

TEXTES 4 ET 5

⑥ Quel doit être le rapport à l'obéissance selon Jean-Jacques Rousseau et Henry David Thoreau ?

Si l'obéissance peut être conçue comme naturelle pour Rousseau dans le cadre de la famille, elle doit être pensée différemment dans le cadre de la société, afin que les peuples ne soient pas considérés comme des « bêtes » (p. 147, l. 40). Rousseau prend appui sur la pensée de Grotius qui « nie que tout pouvoir humain soit établi en faveur de ceux qui sont gouvernés » (p. 147, l. 23-24). Thoreau met en exergue l'idée que l'absence de protestation active – et suivie d'action – revient à une compromission. Il condamne notamment « ceux-là qui, tout près de nous, prêtent main-forte à ceux qui sont là-bas, exécutent leurs ordres et sans lesquels ces derniers seraient inoffensifs. » (p. 149, l. 7-9). Il dessine une configuration de servitude volontaire semblable à celle évoquée par La Boétie lorsqu'il explique dans son *Discours* que la force du tyran provient de celle que lui donne le peuple. L'obéissance doit donc être conçue sans devenir, de fait, une soumission aveugle au pouvoir.

TEXTES 3 ET 10

⑦ En quoi les figures du « vieillard vénérable » (Montesquieu) et de Romeu (Tiago Rodrigues) peuvent-elles être opposées ?

Dans l'apologue des Troglodytes évoqué dans la lettre 14 des *Lettres persanes*, le « vieillard vénérable » choisi comme roi déplore cette situation de pouvoir qui lui est attribué. Il juge en effet que c'est une forme de lâcheté morale de la part des hommes que de devoir s'en remettre à un chef plutôt que « vous soyez vertueux malgré vous » (p. 145, l. 20). Il s'avère à ses yeux plus facile de se livrer à un « autre joug que celui de la vertu » (p. 145, l. 37), et le vieil homme préférerait

refuser de voir les Troglodytes ainsi assujettis. Romeu, de son côté, se sent investi d'un rôle important, « conscient d'être ici pour accomplir une mission » (p. 161, l. 30-31). S'il soutient avant tout le leader, il perçoit son rôle comme déterminant « au service de l'intérêt général » (p. 161, l. 28), pour « contribuer à faire que ce pays soit au meilleur de ses capacités » (p. 161, l. 33-34). L'autodétermination semble davantage niée comparativement au discours par le « vieillard vénérable » : il s'agit de guider le peuple vers un avenir qu'on juge meilleur pour lui.

TEXTES 2 ET 6

8 En quoi Cyrano de Bergerac peut-il s'apparenter au Loup de la fable de Jean de La Fontaine ?

Cyrano refuse toutes les compromissions qui le soumettraient au bon vouloir d'un autre, même si cela devait lui permettre d'avoir « un protecteur puissant » (p. 151, v. 3) et toutes les garanties qui vont avec. La répétition de « Non, merci ! » au fil de sa tirade manifeste son indépendance d'esprit, à l'image du Loup qui « ne voudrai[t] pas même à ce prix un trésor » (p. 143, v. 40) et préfère renoncer à la « félicité » qu'il s'était forgée en écoutant le Chien (p. 143, v. 30). L'idée même du collier lui paraît insupportable.

Explication linéaire 1

Jean de La Fontaine, « Le Loup et le Chien »

pages 163-164

QUE DIT LA CONFRONTATION ENTRE LE LOUP ET LE CHIEN ?

Introduction

Dans le *Discours de la servitude volontaire*, Étienne de La Boétie rapporte l'anecdote du Perse Indrane s'adressant à deux Spartiates pour leur vanter la manière dont il est honoré par le roi. Mais ces deux hommes perçoivent toute la différence entre « faveur » et « liberté », et ne veulent se livrer à aucune sujétion. Dans sa fable intitulée « Le Loup et le Chien », publiée dans le premier recueil des *Fables* en 1668, Jean de La Fontaine met en scène et en miroir deux animaux, l'un caractérisé par son état sauvage et l'autre par sa domestication. Leur rencontre donne lieu à un dialogue pris en charge par des vers hétérométriques, qui contribuent au rythme de cette histoire. La situation du Chien paraît fort enviable, mais ce n'est sans doute qu'apparence, ce qu'un détail implique dans les dernières lignes du texte. Nous nous demanderons ainsi ce que révèle la confrontation entre le Loup et le Chien. Nous verrons que le texte s'ouvre sur une rencontre inopinée. Le Loup élabore alors une stratégie que le Chien va rapidement déstabiliser par un discours fort maîtrisé. En définitive, il s'avère que la condition vantée par le Chien a un prix, que le Loup n'est pas prêt à payer.

Développement

I. Lignes 1-4 : Une rencontre inopinée

a. Comment les deux animaux sont-ils introduits ?

Les deux premiers vers jouent le rôle de l'exposition de la situation. Ils lient les deux animaux désignés dans le titre de la fable par le corrélatif « tant ». L'animal sauvage est présenté par l'article indéfini et par une restriction (« n'avait que ») qui souligne d'emblée son état décharné et donc, implicitement, sa faim. Le singulier est confronté au pluriel des « Chiens » (contrairement au singulier

du titre) – ces derniers accomplissent si bien leur rôle (celui de faire « bonne garde ») que le Loup ne peut faire « bonne chère » puisqu'il n'a que « les os et la peau » (v. 1).

b. Que laisse supposer leur confrontation ?

Les deux vers suivants (v. 3-4) marquent l'irruption du présent après la présentation à l'imparfait, temps de la description. L'article indéfini laisse place au démonstratif « ce » et le chien est individualisé sous la désignation d'« un Dogue » dont la force est ainsi suggérée. De fait, les adjectifs épithètes qui le désignent soulignent sa vigueur et mettent en valeur son caractère domestique (voir notamment « poli »). Il est ainsi remarquable. Toutefois, la précision induite par la proposition relative « qui s'était fourvoyé par mégarde » semble le placer en situation difficile, à la merci de l'animal sauvage qui, de plus, est affamé.

II. Lignes 5-12: La tactique du Loup

a. Comment accède-t-on aux pensées du Loup ?

De fait, il s'agit de l'idée première du Loup, transcrite par le discours indirect libre et les verbes à l'infinitif (v. 5) qui confèrent une détermination apparente, mais aussi une violence potentielle, *a fortiori* par l'expression « mettre en quartiers ».

b. Pourquoi le Loup est-il contraint d'adapter son projet ?

Le recours au subjonctif imparfait et l'adversatif « mais » viennent contrebalancer l'impulsion de la « bataille » (v. 7). C'est la corpulence et l'énergie dont dispose vraisemblablement le Chien, désigné cette fois par « le Mâtin » – ce qui conforte sa puissance – qui font reculer le Loup. L'adverbe « hardiment » (v. 9) contrecarre pleinement son intention première.

c. Quelle stratégie adopte-t-il finalement ?

La conséquence est soulignée, mais la conjonction de coordination « donc » (v. 10) introduit un changement de stratégie. La présence à la rime des adverbes « hardiment » et « humblement » marque un renversement dans la confrontation habituelle de ces animaux et dans la supériorité supposée du Loup du fait de son caractère sauvage. La tactique du Loup est celle de recourir au langage et d'employer la diplomatie, ce que suggèrent plus spécifiquement les expressions du vers 11. Le Loup se place en position d'infériorité par rapport au Chien en marquant son admiration (v. 12). C'est « l'embonpoint » de ce dernier qui cristallise l'attention du Loup, c'est-à-dire le rapport au besoin représenté par la nourriture.

III. Lignes 13-31: Le discours du Chien

a. Comment le Chien se montre-t-il particulièrement assuré ?

Les paroles du Chien sont retranscrites au discours direct. Il s'impose par le recours au futur et à l'impératif. Son attitude est supérieure et on peut déceler

une forme d'ironie dans l'apostrophe « beau Sire » (v. 13). La question rhétorique « Car quoi ? » quelques vers plus loin va aussi dans ce sens, celui d'un animal sûr de lui.

b. Quel regard pose-t-il sur les loups ?

Le regard que le Chien pose sur les loups est plein de mépris, ce que soulignent les désignations « misérables », à la rime avec « pauvres diables », mais aussi « cancras » et « haïres ». La proposition relative « dont la condition est de mourir de faim » (v. 18) résume le regard posé sur ces animaux sauvages qui n'ont pas de quoi subsister dans la mesure où ils ne peuvent se livrer à une « franche lippée » (v. 19). L'adjectif « franche » peut aussi impulser parallèlement et paradoxalement l'idée de la servilité.

c. Dans quelle mesure les détails qu'il donne au Loup laissent-ils entrevoir une forme de servilité ?

De fait, si le Chien affirme qu'il n'a pas de bataille à livrer pour se nourrir (voir v. 20), les réponses qu'il donne au Loup pour expliquer son quotidien dessinent une obéissance servile (voir les verbes en début et fin du vers 25) et des actions dont il réduit la charge contestable par une expression qui marque l'atténuation de la violence avec « donner la chasse ». Ce faisant, le lecteur perçoit aussi l'humanisation de ces animaux. La contrepartie est, de plus, assez mince, car essentiellement composée d'« os » (voir v. 28), ce qui renvoie à ceux du Loup évoqués au premier vers. Les avantages en nature sont restreints, il s'agit de « reliefs » (v. 27), même s'ils sont introduits par « force » à valeur adverbiale. Les compensations morales se résument à « mainte caresse » (v. 29) : si elles s'opposent à la violence exercée pour bénéficier de ces avantages, elles esquissent un rapport de soumission et de servilité. Toutefois, le Loup ne perçoit dans un premier temps que le confort annoncé et qui devient une « félicité » (v. 30) imaginaire, propre à susciter son émoi (voir v. 31), loin de l'image carnassière qui lui est traditionnellement attribuée.

IV. Lignes 32-fin: Un objet de réflexion

a. Qu'est-ce qui retient l'attention du Loup ?

Alors que l'affaire semble entendue et que les deux animaux marchent ensemble dans la même direction (« chemin faisant », v. 32), un détail attire l'attention du Loup. Un élément perturbateur est introduit dans le récit, qui génère un dialogue marqué par la vivacité : les phrases sont très courtes, et servent à masquer une réalité que le Chien ne veut pas dire : « Rien » (v. 33). On peut mettre cela en opposition avec la prise de parole plus longue des vers 13 à 21. L'aveu du « collier » est celui de l'esclavage, ce que le Loup traduit par une absence de liberté physique, l'impossibilité de courir où l'on veut. Le Chien tente de minimiser la contrainte en précisant « pas toujours » (v. 37), mais c'est en trop pour le Loup.

b. Quelles sont les incidences de cette découverte sur le dialogue ?

Le Loup prend la fuite, ce qui marque son refus de cette condition servile. Il préfère la faim à toute forme de dépendance. La liberté ne vaut pour lui aucun « trésor » (v. 40). La fable se termine par un présent de narration qui semble en même temps un présent d'énonciation : « [il] court encor » (v. 41). Cette action est le signe concret de la liberté pour l'animal sauvage, mais peut aussi être lue comme une forme d'errance, quand bien même le Loup est qualifié de « maître ».

c. Dans quelle mesure cette révélation génère-t-elle une réflexion sur la véritable nature de la liberté ?

Le loup semble ainsi « maître » de lui-même en refusant toute forme de lien servile : la fable nous invite à réfléchir sur la véritable nature de la liberté, à ne pas la confondre avec des privilèges qu'on nous attribue en échange de notre coopération, qui est une forme de soumission. Si la dimension émancipatrice de la liberté est fondamentale, elle fait aussi courir un risque, celui de la misère matérielle si les besoins fondamentaux ne sont pas assurés.

Conclusion

La rencontre entre le Loup et le Chien permet à ce dernier d'affirmer la supériorité de sa condition sans en dévoiler dans un premier temps le véritable prix. Le discours qu'il tient est révélateur de son assurance, et la teneur de ses propos ne peut que susciter l'envie d'un Loup affamé. Mais la découverte de la trace du collier sur le cou du Chien impulse une prise de conscience sur la contrepartie nécessaire pour accéder à ce confort. Le Loup préfère dès lors une fuite qui le condamne à la misère plutôt que de sacrifier sa liberté. Cette situation peut renvoyer à un questionnement que l'auteur se pose lui-même par rapport aux mécènes dont il dépend pour subvenir à ses besoins, et qui contraignent sa liberté d'expression.

Question de grammaire

Relevez les différents temps des verbes présents dans cette fable et précisez leur valeur.

On relève dans cette fable des verbes à l'imparfait dans les deux premiers vers, avec une valeur de description (« avait ») mais aussi durative (« faisaient »). On retrouve l'imparfait aux vers 7 et 8. La fable est essentiellement rédigée au présent de l'indicatif, qui prend une valeur de narration : « Ce Loup rencontre un Dogue » (v. 3), ce que conforte le plus-que-parfait « s'était fourvoyé » (v. 4). On relève un verbe au passé simple, « Il vit » (v. 32), qui introduit l'élément perturbateur avec une caractéristique de brièveté. Le futur simple est présent dans tous

les vers qui retracent une projection dans l'avenir, comme par exemple : « vous aurez un bien meilleur destin » (v. 21). Deux temps plus spécifiques apparaissent : le subjonctif imparfait au vers 6 qui traduit une supposition, un irréel, et le conditionnel présent au vers 40 (« voudrais ») qui correspond à une valeur modale d'éventualité. On peut noter que le dernier verbe au présent, « court » (v. 41), renforcé par l'adverbe « encor », semble faire coïncider le présent de narration avec le présent d'énonciation.

**Explication
linéaire 2****Tiago Rodrigues, *Catarina et la beauté de tuer des fascistes* pages 165-166****COMMENT ROMEU PARVIENT-IL À DÉTOURNER
LE VÉRITABLE SENS POLITIQUE DE LA LIBERTÉ ?****Introduction**

Le titre de la pièce de Tiago Rodrigues publiée en 2020, *Catarina et la beauté de tuer des fascistes*, surprend. Il renvoie au dilemme qui se pose à la jeune Catarina dans une famille où la tradition pose comme rite initiatique le meurtre d'un fasciste, en hommage à une aïeule. La pièce se termine sur un long discours du fasciste Romeu, qui est jusqu'alors resté silencieux. Son hommage rendu à la liberté se teinte d'accents inquiétants. Nous verrons ainsi comment il parvient à détourner le sens politique à donner à la liberté. Son discours débute par une véritable ode à cette valeur forte, avant d'introduire une dissonance qui débouche, en définitive, sur l'évocation d'une menace, celle des minorités.

Développement

I. Lignes 1-6 : Une ode à la liberté comme valeur fondamentale

a. En quoi la structure du discours fait-elle ressortir l'importance de la liberté ?

Romeu introduit la notion centrale de son propos en déclarant : « Je veux parler de liberté » (l. 1), ce qui est relayé par les anaphores qui mettent le terme en valeur. La proposition initiale est répétée et amplifiée par l'ajout du destinataire sous la forme du pronom de deuxième personne du pluriel « vous » (l. 7 et 9), mais aussi du complément du nom « croire » (l. 7), qui trouve lui-même une expansion à la ligne 10. Ce premier paragraphe place donc cette notion fondamentale de la « liberté » au cœur du discours, qui devient une ode.

b. Quels aspects principaux de la définition de la liberté sont au cœur de l'hommage qui lui est rendu ?

Romeu décline les configurations de la liberté perçue sous la forme de droits fondamentaux dans l'espace politique : liberté de mouvement, d'expression, liberté de pensée y compris sous la forme de la croyance. Il convoque des images liées aux aspirations aux grands espaces, mais en jouant de contrastes : « les montagnes et les plaines » (l. 3), « les îles et le continent » (l. 4), ce qui donne un caractère absolu à cette nécessaire liberté. La licence est sous-jacente : « quand ça nous chante » (l. 6), et un tournant dans les revendications semble préparé avec la mention du besoin de « sécurité » (l. 2), mais aussi une perception très patriotique, sinon nationaliste : « croire en notre pays, en notre culture, en notre Dieu et en notre Histoire » (l. 7-9).

II. Lignes 7-22 : L'introduction de dissonances

a. Comment Romeu se met-il en scène dans son discours ?

Après s'être posé en orateur par l'intermédiaire du verbe « parler » dans le premier paragraphe, Romeu construit son *ethos* en introduisant des éléments relatifs à son expérience personnelle : « ce que j'ai vécu » (l. 11). La connivence avec l'auditoire est établie par la mention de « [c]ertains disent que » (l. 12), mais aussi l'appel à une expérience partagée (voir l. 11). Romeu établit de lui une image humble en refusant la désignation de « héros » (l. 13), en employant l'adverbe « simplement » (l. 15). Il s'en remet néanmoins « à la Providence » (l. 17), mentionne Dieu (l. 18), ce qui lui permet de se dessiner un « destin » (l. 18) particulier, qu'il accepte. Ce faisant, il parvient à mettre en exergue son sens de la « responsabilité » (l. 19), qualifiée de « grande ». On voit donc une mise en scène du personnage qui construit l'image qu'il donne de lui, fruit d'une souffrance et d'un « sens de l'honneur » (l. 22).

b. Quels sont les éléments de dissonance qui peuvent attirer l'attention de l'auditeur sur un glissement progressif du sens à donner à la liberté ?

En lien avec la mention de la « sécurité » dans le premier paragraphe, l'hommage rendu aux « policiers » et aux « militaires » (l. 14) introduit une dimension idéologiquement connotée. La licence est contestée par les phrases aux allures de définition : « la liberté ne nous permet pas d'agir comme bon nous semble » (l. 19-20), « La liberté n'est pertinente qu'à l'intérieur de ses propres limites » (l. 26-27). Le glissement majeur apparaît avec la mention des « minorités » (l. 23), perçues comme une menace. Le martèlement rhétorique des phrases simples : « Elle est lâcheté. Elle est violence. Elle est abus » (l. 24-25) réoriente la manière de considérer la liberté quand elle apparaît comme détournée.

c. Quelle ambiguïté apparaît autour de la question de l'intérêt général ?

L'« intérêt général » (l. 28) communique avec « l'amélioration de notre pays » (l. 29) et « faire que ce pays soit au meilleur de ses capacités » (l. 33-34). Mais dans la mesure où des « minorités » menaçantes ont été esquissées, la désignation des « Portugais » qui doivent pouvoir « à nouveau croire en leur avenir » (l. 34-35) dessine une forme d'exclusion, de privilège nationaliste. Le bien commun est en fait restreint.

d. Quel rôle s'attribue Romeu et comment cela apparaît-il dans son discours ?

Aux idées de « destin » et de « responsabilité » apparues au début du paragraphe, succède celle de devoir « accomplir une mission » (l. 30-31). Romeu articule sa position individuelle avec un « mouvement » (l. 32) et un « leader » (l. 33), et semble se fondre dans le collectif suggéré par le pronom de première personne du pluriel tout en s'attribuant un rôle particulier dans les rouages de cette entreprise politique : « soutenir », « suivre » et « contribuer ». Les trois infinitifs sont répétés avec des expansions aux lignes 32 à 35, preuve du souffle rhétorique impulsé au discours, et de la force de conviction de l'orateur.

III. Lignes 22-fin : L'affirmation d'une menace

a. Comment Romeu implique-t-il ses auditeurs dans son propos ?

Le pronom de première personne du pluriel qui inclut Romeu et ses interlocuteurs est relayé par l'apostrophe « mes amis » (l. 36), propre à établir un lien affectif et d'égalité. Cette forme d'union permet de mieux exclure les autres, sous la forme des « minorités ».

b. Quel est l'ennemi désigné par Romeu ?

Toute la fin du passage scande le substantif « minorités », désignées absolument à la ligne 40 sous forme nominale, puis précisées par divers adjectifs sous la forme d'une accumulation. Un effet d'amplification aboutit à « tellement de

minorités» (l. 42), impression que Romeu veut combattre en désignant la juste place de cette menace sous la forme d'« obstacles » (l. 37 et l. 39) et en l'opposant à la « majorité » (l. 43) – ce qui était déjà évoqué au cœur du deuxième paragraphe (voir l. 23-24). Tout son discours est ainsi nourri d'une vision fasciste, sous prétexte de défendre la liberté fragilisée.

Conclusion

Dans un discours enflammé, Romeu rappelle les éléments fondamentaux qui composent l'idée de liberté. Il construit son *ethos* d'orateur en valorisant son expérience personnelle, celle d'avoir échappé au meurtre, tout en se plaçant au service d'une mission plus grande, celle du sort du Portugal, à laquelle il ne contribue pas seul. Ce faisant, il esquisse une définition de l'intérêt général fondée sur l'exclusion des minorités, perçues comme un danger. Dès lors, la liberté est menacée car elle est dictée, sous prétexte de faire du bien commun une valeur supérieure. Un horizon fasciste se dessine alors, d'une brûlante actualité; il renvoie chaque spectateur à sa passivité face à ces discours dont les apparences peuvent au départ sembler anodines.

Question de grammaire

Quelle est la particularité des énoncés des lignes 1 à 7 (de « La liberté d'aller et venir » à « être respecté »)?

Ces énoncés constituent des phrases atypiques car elles sont réduites à des groupes nominaux qui permettent de décliner les formes de la liberté, y compris par des groupes prépositionnels employés seuls. En l'absence de verbe conjugué, ces phrases sont donc non-verbales, du fait de l'ellipse du « je veux » initial. On retrouve une structure traditionnelle, avec une reprise du « je veux », après cet ensemble à la ligne 7.

Commentaire

Boualem Sansal, 2084. La Fin du monde

pages 167-168

Sujet

Vous commenterez l'extrait de 2084. La Fin du monde de Boualem Sansal proposé dans le groupement de textes « Défendre » et « entretenir » la liberté », p. 158-159.

Problématique

Dans quelle mesure l'emprise du *Gkabal* permet-elle une réflexion sur l'existence humaine ?

Introduction

Dans 2084. La Fin du monde, Boualem Sansal imagine un empire, l'Abistan, dans lequel les vies individuelles sont parfaitement contrôlées, notamment par l'intermédiaire d'une langue unique et restreinte qui cadenas la pensée. Le *Gkabal* est aussi un outil de cet obscurantisme : il s'agit d'un livre qui permet d'exercer un totalitarisme religieux. Dans ce passage, deux personnages échangent et s'interrogent sur le sens à donner à la vie, tandis que le *Gkabal* anesthésie toute individualité pour faire régner l'obéissance et la soumission, non sans germes de violence. Dès lors, on se demandera dans quelle mesure l'emprise du *Gkabal* permet une réflexion sur l'existence humaine. On posera d'abord les éléments qui constituent une conception douloureuse de la condition humaine, avant de s'attacher aux ressorts et aux conséquences de la soumission au *Gkabal*. On examinera en dernier lieu les lueurs d'espoir qui pointent dans le passage pour offrir aux hommes un rapport à leur vie dont ils ne seraient pas dépossédés.

Plan détaillé

I. Une perception douloureuse de l'existence humaine

a. Quelle conception de l'existence humaine semble prévaloir au cœur de la discussion entre les deux personnages Toz et Ati ?

L'image donnée de l'existence humaine semble assez désespérée. En effet, la « violence intrinsèque du vide » (l. 3-4) laisse prise au *Gkabul* pour tenter d'y donner une « réponse » (l. 3). La confrontation à l'absurdité, l'absence de sens et une vanité douloureuse semblent un point de départ à une conception de la vie dans laquelle « l'espoir et l'espérance » (l. 27) n'ont plus de place. Le *Gkabul* a toute latitude pour exercer une influence sur « le corps et l'âme » (l. 32-33) en assujettissant les hommes. En effet, on peut relever « la soumission » (l. 2-3), « la servitude » (l. 4), le fait qu'« il refusait la révolte [à l'humanité] » (l. 5-6). Ainsi, la vie du peuple de l'Abistan semble déshumanisée, tandis que l'ignorance est « sanctifiée » (l. 3).

b. Dans quelle mesure le désespoir semble-t-il mortifère ?

La domination du *Gkabul* semble même anéantir les hommes en les conduisant à « la négation de soi, l'autodestruction pure et simple » (l. 5-6). Il « tue » (l. 8), même si c'est de manière métaphorique. En effet, le malaise ressenti par Toz s'accompagne de la prise de conscience que l'enseignement religieux s'apparente à « une chose si insidieuse, imparable et implacable comme la mort » (l. 14-15). La comparaison se retrouve prolongée à la fin du passage avec l'image du « lest pour couler [le malheureux] par le fond » (l. 29) et l'idée que « rares étaient les survivants » (l. 31). C'est en définitive une sorte de massacre qu'orchestre le *Gkabul*, qui, s'il est psychique, spirituel, n'en est pas moins particulièrement violent. Il est par ailleurs si puissant qu'il semble qu'il soit « trop tard » (l. 32) pour faire quoi que ce soit qui aille contre.

II. L'emprise néfaste du *Gkabul*

a. En quoi le *Gkabul* est-il un *pharmakon*, c'est-à-dire, de manière paradoxale, un « remède qui tue » (l. 8) ?

Le *Gkabul* est un *pharmakon* dans la mesure où il constitue une « réponse » (l. 3) tout en privant les hommes de leur autonomie de pensée. Il leur est ainsi impossible de « s'inventer un monde » (l. 6), ou au moins de se « préserver de la folie ambiante » (7-8). Le *Gkabul* expose l'humanité à la « calamité » en étant « source de toutes les calamités » (l. 14). Il apparaît donc davantage comme une drogue, une substance qui génère une léthargie mortifère, que comme un principe véritablement thérapeutique. Et pourtant, il se substitue aux besoins primaires car il est devenu pour Toz « l'air qu'il respirait, l'eau qu'il buvait » (l. 10-11). Il s'agit d'un véritable poison.

b. Comment le *Gkabul* devient-il source d'une dangereuse servitude de la pensée ?

Le *Gkabul* s'insinue pleinement dans la pensée. Toz considère ainsi qu'« il le portait dans sa tête comme on portait son *burni* sur le dos » (l. 11-12). La soumission est totalement effective dans son cas, car il est devenu « petit directeur de conscience compulsif et hargneux » (l. 16-17). Un portrait peu enviable est dessiné par les adjectifs qualificatifs épithètes, relayés par des précisions qui soulignent l'absence de jugement éclairé (voir l'accumulation des lignes 17 à 19). Cela s'accompagne de violences physiques sous la forme de « pogroms et de lynchages en tout genre » (l. 20-21). Un comportement fasciste apparaît alors, et que l'on repère également dans la formule : « l'aveuglement du conducteur en chef sûr de son fait et de sa machine » (l. 25-26). Toz semble donc l'incarnation de la domination du *Gkabul* et de ses effets délétères.

III. Une lueur d'espoir

a. Qu'est-ce qui, dans les considérations de Toz, semble annoncer une volonté de changement ?

Toz apparaît toutefois enclin à la réflexion et à la prise de recul. En effet, il a étudié « l'histoire du *Gkabul* » (l. 9), d'autant que « très tôt il s'était senti mal » (l. 12). Il a espéré « corriger la marche et se rééduquer » (l. 26-27). La mention des « matières facultatives, la poésie, la musique, la poterie, la gymnastique » (l. 22-23) implique une autre forme d'ouverture d'esprit, sans doute plus propice à « s'inventer un monde » (l. 6) et donc à une liberté de pensée, une autonomie de jugement. Certes, cela ne semble pas animer toujours le personnage qui a perdu tout « espoir » (l. 27), mais les ferments de cette prise de conscience existent.

b. Quels sont les ingrédients d'une prise de conscience ayant une dimension plus collective dans ce passage ?

Le passage s'ouvre sur la mention d'un dialogue entre deux personnages. Cette configuration, renforcée par l'adverbe « honnêtement » (l. 1) trace le chemin d'une discussion et d'une prise de conscience résumée par l'accord sur l'idée que « le grand malheur de l'Abistan était le *Gkabul* » (l. 1-2). Tandis que l'extrait est centré sur l'histoire et les pensées de Toz, la fin marque un élargissement vers le « peuple » (l. 33). Dès lors, il ne s'agit plus d'un questionnement personnel et d'un enjeu individuel, mais d'une dimension collective. Il faut en effet « désenvoûter » (l. 34) le peuple, l'« éveiller » (l. 28) et le libérer de ce « maître absolu » (l. 33-34) qu'est le *Gkabul*, dont l'influence sur les hommes est si tyrannique et néfaste.

Conclusion

Cet extrait dresse le tableau sans concession d'une perception de l'existence tournée vers sa seule vanité. Cette absence de sens est exploitée par le *Gkabul*. Toz est représentatif d'une éducation fondée sur une obéissance qui s'apparente à un anéantissement. Toutefois, le renoncement à une autonomie de pensée ne paraît pas total dans ce passage : il semble dominé par une forme de désespoir, mais les lumières de la raison paraissent n'avoir pas encore complètement disparu. C'est bien le rôle de la discussion et de la réflexion : garder une vigilance, ne pas s'enfermer dans des schémas de pensée mortifères. Il s'agit aussi de l'une des plus essentielles et nobles fonctions de la littérature.

Bibliographie et sitographie

Des ouvrages critiques

- Jean Balsamo et Déborah Knop, *De la servitude volontaire. Rhétorique et politique en France sous les derniers Valois*, Presses universitaires de Rouen et du Havre, 2014 (accessible sur OpenEdition).
- Anne-Marie Cocula-Vaillières, *Étienne de La Boétie et le destin du Discours de la servitude volontaire*, Classiques Garnier, 2018.
- Olivier Guerrier, Michaël Boulet, Mathilde Thorel, *De la servitude volontaire ou Contr'un*, Atlante, 2015.
- Olivier Halévy et Michel Magnien, « *Quelle dispositio pour le Discours de la servitude volontaire ?* », Fabula / Les colloques, Étienne de La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* (dir. Jean Vignes, Déborah Knop), 2015, consultable sur : <http://www.fabula.org/colloques/document2483.php>

Notes



A series of horizontal dotted lines for writing notes on the left side of the page.

A series of horizontal dotted lines for writing notes on the right side of the page.

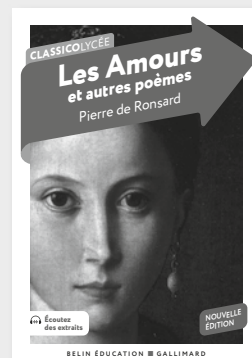
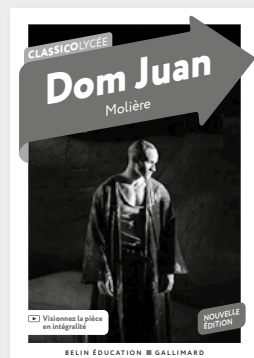
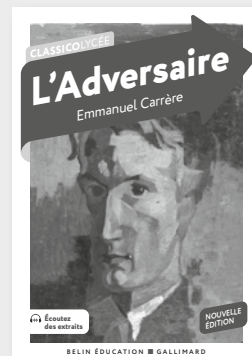
Livret pédagogique rédigé par Marianne Hubac et Sandra Glatigny.
Couverture : La Collection/Josse.

© **Belin Éducation/Humensis – Éditions Gallimard, 2025.**
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75680 Paris Cedex 14
Ce livret a été composé par Palimpseste à Beaujeu.

Spécimen. Ne peut être vendu.
La pâte à papier utilisée pour la fabrication du papier de ce livret
provient de forêts certifiées et gérées durablement.
Imprimé en France par Laballery
Dépôt légal : avril 2025 – N° d'édition : G0002904

Nouveautés 2025

CLASSICOLYCÉE



G0002904